
COURS D'ETHNOLOGIE

LES

DÉBUTS DE L'ETHNOGRAPHIE AU XVIII^e SIÈCLE

(1701-1765)

Par Georges HERVÉ

SOMMAIRE. — I. *L'idée ethnographique* chez les précurseurs (Henri Estienne, Montaigne, Charron, Locke, Pierre Bayle). — II. Constitution de la science au XVIII^e siècle : documents ethnographiques dus aux voyageurs; grandes expéditions pour la mesure du globe (Maupertuis, La Condamine). — III. Naissance de *l'ethnographie comparée* : le P. J.-Fr. Lafitau ; le conseiller Goguet. — IV. Les sciences ethnographiques particulières. Origines de la *paethnographie* : la doctrine archéologique des armes de pierre (Montfaucon, Iselin, Helwing, Lafitau, Ant. de Jussieu, Mahudel, Ch. de Brosses, Buffon). — V. Fontenelle et *l'Origine des Fables*. — Science des religions : *Éphémérisme* de Banier ; *Éclectisme* de La Barre, de Fréret, de l'abbé Foucher ; *Fétichisme animiste* du président de Brosses.

Trois noms, jusqu'ici, nous ont arrêtés. Avec Buffon, on a vu se constituer, en ses lignes essentielles, l'*Ethnologie*. Avec Montesquieu¹, prend corps déjà ce que l'on peut appeler l'*Ethnographie politique*, c'est-à-dire cette branche du savoir qui étudie les organisations sociales des peuples primitifs, les mœurs des sauvages, afin d'y chercher des lumières sur les origines obscures des sociétés civilisées et de leurs institutions. Avec Linné, l'*Ethnologie* et l'*Ethnographie* sont l'une et l'autre représentées : la première, de façon assez imparfaite et rudimentaire ; la seconde, dans celle de ses divisions surtout qui, s'appliquant aux usages ou coutumes privées et aux croyances populaires, a reçu depuis le nom de *Folk-Lore* ou de *Traditionnisme*.

Mais, pendant la première moitié du XVIII^e siècle et pendant le XVIII^e siècle central, précédant le grand mouvement encyclopédique, puis l'accompagnant sans se confondre avec lui, d'autres noms sont

1. Voir *Rev. de l'École d'Anthr.*, 1907, n^o X, pp. 337-353.

à citer, d'autres travaux à retenir, auxquels nous allons consacrer ce chapitre. Il aura pour objet les débuts de l'Ethnographie. C'est, en effet, au XVIII^e siècle que cette science, si pleine d'enseignements et destinée à un si grand avenir, se forme dans ses directions diverses, soit qu'elle ait en vue le matériel des civilisations (arts, industries, mobiliers, parures, etc.), soit qu'elle en envisage le côté intellectuel et moral (langues, religions, coutumes), soit enfin qu'elle considère la vie en société des hommes de tous les temps et de tous les pays (groupes sociaux, institutions, lois).

L'erreur toutefois serait grande qui voudrait voir dans *l'idée ethnographique* une conception du XVIII^e siècle. Science du XVIII^e siècle, oui, l'Ethnographie est cela, comme l'Ethnologie elle-même, dont elle est inséparable; mais bien plus ancien est le principe qui est à sa base, et qui a été dégagé aussitôt que sont apparues les diversités de toute nature existant parmi les humains, suivant les parties du globe qu'ils habitent. Les grandes découvertes géographiques auxquelles est liée la gloire des Gama, des Colomb, des Vincent Pinzon, des Solis, des Magellan, à la fin du xv^e et au xvi^e siècle, découvertes qui vinrent révéler au vieux monde des humanités inconnues, devaient fournir aux moralistes et aux philosophes, dès l'époque de la Renaissance, le sujet de graves réflexions, où ce que nous appelions tout à l'heure l'idée ethnographique s'affirme pleinement. Ces philosophes, ces moralistes, bien avant Pascal et le célèbre chapitre des *Pensées* : « On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat, etc. », ont reconnu les conséquences capitales qu'engendrent les différentes manières de vivre et de penser des hommes, en quoi ils se montrent des précurseurs de l'Ethnographie.

I

Prenons, par exemple, l'âpre et passionné polémiste de l'*Apologie pour Hérodote* (1566). Dès l'introduction, *Henri Estienne au lecteur*, nous lisons :

Quant aux mœurs et diverses complexions et façons de faire de divers pays descrites par Hérodote, je trouve estrange qu'elles soient trouvées si estranges qu'on ne les puisse croire : veu que si nous regardons quelle différence il y a entre les nostres et celles des peuples voisins, nous ne la trouverons guère moindre en son endroit : veu aussi qu'on voit le change-

ment estre si grand ès coustumes et manières de faire d'un mesme pays de siècle en siècle. Et s'il faut parler de la différence qui est entre nous et les peuples voisins, ne voyons-nous pas qu'en leur vivre, en leurs habits, en leurs actions ordinaires ils ne s'accordent point avec nous?... Je passe encore plus outre : car je di que les autres historiographes, et ceux mesmement qui ont escrit les histoires modernes, racontent quelques choses plus estranges que tout ce qui a donné mauvais bruit aux escrits d'Hérodote : qui toutesfois ne sont point tenues suspectes, pource que les auteurs ne sont point suspects. Mais ceux spécialement qui escrivent pour le jour-d'huy les histoires des pays barbares, nous récitent aucunes merveilles desquelles n'approchent point celles d'Hérodote : j'enten merveilles tant ès faicts de nature qu'ès faicts des hommes, et en leurs mœurs et complexions.

Voici maintenant notre Montaigne, qui commence à écrire ses *Essais* (1571) peu après la publication de l'*Apologie*. A lui aussi, et bien plus encore, la notion ethnographique a été présente. Il est vivement frappé de la variation des coutumes, qui sont souvent contraires d'un pays à l'autre :

C'est à la coustume de donner forme à notre vie, telle qu'il luy plaist : elle peut tout en cela; c'est le breuvage de Circé, qui diversifie nostre nature comme bon luy semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serain, qui nous blesse si apparemment! et nos bateliers et nos paysans s'en moquent. Vous faites malade un Aleman de le coucher sur un matelas, comme un Italien sur la plume et un François sans rideau et sans feu. L'estomac d'un Espagnol ne dure pas à nostre forme de manger, ny le nostre à boire à la Souysse... En somme, chaque nation a plusieurs coustumes et usances qui sont non seulement incogneuës, mais farouches et miraculeuses à quelque autre nation. (*Essais*, liv. III, chap. XIII.)

Le passage fameux du livre I^{er}, chapitre XXIII, commençant par ces mots : « J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine... », pour se terminer à ceux-ci : « Et somme, à ma fantasie, il n'est rien que la coustume ne face... », serait ici de circonstance : sa longueur seule nous défend de le reproduire. Ce morceau, singulièrement audacieux, d'une allure entraînant, est à coup sûr écrit sur pièces et non de fantaisie. Montaigne a lu les voyageurs et profité de leurs observations; ce qu'il dit ailleurs des Américains (Livre I^{er}, chap. XXXI : Des cannibales) ne le montre pas moins : nous devons donc l'inscrire parmi les précurseurs de l'Ethnographie.¹

L'auteur du *Traité de la Sagesse* (1595), Pierre Charron (1541-1603), ami de Montaigne dont il s'inspire, s'en inspire tout particulièrement

au chapitre VIII de son deuxième livre : « C'est chose étrange de la diversité des Loix et Coutumes qui sont au monde, et de l'extravagance d'aucunes. Il n'y a opinion ni imagination si bizarre, si forcenée, qui ne soit établie par Loix-Coutumes en quelque lieu. Je suis content d'entreciter quelques-unes pour montrer à ceux qui font difficulté de le croire, jusqu'où va cette proposition... » ; mais inutile d'aller plus loin, la suite n'est qu'un abrégé de Montaigne.

Charron a plus d'intérêt pour nous par les considérations qu'il présente sur *la différence et inégalité des hommes en général*. (Liv. I, chap. xxxvii.)

« Il n'y a rien en ce bas monde, — remarque-t-il, — où il se trouve tant de différences qu'entre les hommes, et différences si éloignées en même sujet et espèce. » Laissant là les fables que lui fournissent Pline, Hérodote, Plutarque, nous le voyons pressentir tout à la fois l'ethnologie et l'ethnographie dans le passage suivant :

« Et de notre temps nous avons découvert et touché à l'œil et au doigt, où les hommes sont sans barbe, sans usage de feu, de bled, de vin, où est tenue pour la plus grande beauté ce que nous estimons la plus grande laidur... Quant à la diversité des mœurs se dira ailleurs; et sans parler de toutes ces étrangetés, nous savons que quant au visage il n'est possible de trouver deux visages en tout et partout semblables, il peut avenir de se mécompter et prendre l'un pour l'autre à cause de la ressemblance grande, mais c'est en l'absence de l'un; car en présence de tous deux, il est aisé de remarquer la différence, quand bien on ne la pourroit exprimer. Aux âmes y a bien plus grande différence, car non seulement elle est plus grande sans comparaison d'homme à homme, que de bête à bête; mais (qui est bien enchérir) il y a plus grande différence d'homme à homme que d'homme à bête; car un excellent animal est plus approchant de l'homme de la plus basse marche, que n'est cet homme d'un autre très grand et excellent... »

Charron admet « cinq grandes et capitales distinctions des hommes », dont « la première, naturelle et essentielle, et universelle de tout l'homme, esprit et corps », lui permet d'entrevoir, sans qu'il arrive encore à la formuler, la notion de race (chap. xxxviii) :

La première, plus notable et universelle distinction des hommes, qui regarde l'esprit et le corps, et tout l'être de l'homme, se prend et tire de l'assiette diverse du monde, selon laquelle le regard et l'influence du ciel et du soleil, l'air, le climat, le terroir, sont divers. Aussi sont divers non seulement le teint, la taille, la complexion, la contenance, les mœurs, mais encore les facultés de l'âme...

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Juppiter auctifera lustravit lampade terras.

Ainsi que les fruits et les animaux naissent divers, selon les diverses contrées, les hommes naissent plus ou moins belliqueux, justes, tempérans, dociles, religieux, chastes, ingénieux, bons, obéissans, beaux, sains, forts. C'est pourquoi Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur pays âpre et bossu, pour aller en un autre doux et plain, disant que les terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles les esprits fertiles.

Suivant ce fondement, nous pouvons en gros partager le monde en trois parties, et tous les hommes en trois sortes de naturel; nous ferons donc trois assiettes générales du monde, qui sont les deux extrémités de midi et nord, et la moyenne... Suivant ce partage général du monde, aussi sont différens les naturels des hommes en toutes choses, corps, esprit, religion, mœurs...

Et dressant de ces différences un parallèle dont les traits sont manifestement empruntés à la *Méthode historique* de Jean Bodin; rapportant « la cause de toutes ces différences corporelles et spirituelles à l'inégalité et différence de la chaleur naturelle interne, qui est en ces pays et peuples », en quoi il précède Montesquieu, Charron concluait à un fatalisme ethno-géographique à peine mitigé : « Par tout ce discours, il se voit qu'en général ceux de septentrion sont plus avantagés au corps, et ont la force pour leur part, et ceux du midi en l'esprit, et ont pour eux la finesse; ceux du milieu ont de tout, et sont tempérés en tout : aussi s'apprend par là que leurs mœurs ne sont, à vrai dire, ni vices ni vertus, mais œuvres de nature, laquelle du tout corriger et du tout renoncer il est plus que difficile; mais adoucir, tempérer et ramener à peu près les extrémités à la médiocrité, c'est l'œuvre de vertu. »

Jean Locke (1632-1704), le sage *Locke*, comme il a mérité d'être surnommé, dont l'*Essai philosophique concernant l'entendement humain* est de 1690, a sa place après Montaigne et Charron parmi les moralistes et psychologues qui ont compris l'importance de l'observation ethnographique. Livre I, chapitre II, quand il veut démontrer qu'il n'y a point de règles de morale *innées* et empreintes naturellement dans l'âme des hommes, Locke écrit :

Le brigandage, la violence et le meurtre ne sont que des jeux pour des gens mis en liberté de commettre ces crimes sans en être ni censurés ni punis. Et en effet n'y a-t-il pas eu des nations entières, et même des plus polies, qui ont cru qu'il leur était aussi bien permis d'exposer leurs enfants pour les laisser mourir de faim, ou dévorer par les bêtes farouches, que de les mettre au monde? Il y a encore aujourd'hui des pays où l'on ensevelit les enfants tout vifs ou avec leurs mères, s'il arrive qu'elles meurent dans leurs

couches; ou bien on les tue, si un astrologue assure qu'ils sont nés sous une mauvaise étoile. Dans d'autres lieux un enfant tue ou expose son père et sa mère, sans aucun remords, lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge. Dans un endroit de l'Asie, dès qu'on désespère de la santé d'un malade, on le met dans une fosse creusée en terre; et là, exposé au vent et à toutes les injures de l'air, on le laisse périr impitoyablement, sans lui donner aucun secours. C'est une chose ordinaire parmi les Mingreliens, qui font profession du christianisme, d'ensevelir leurs enfans tout vifs, sans aucun scrupule. Ailleurs, les pères mangent leurs propres enfans. Les Caribis ont accoutumé de les châtrer, pour les engraisser et les manger. Et Garcilasso de la Vega rapporte que certains peuples du Pérou avaient accoutumé de garder les femmes qu'ils prenaient prisonnières, pour en faire des concubines, et nourrissaient aussi délicatement qu'ils pouvaient les enfans qu'ils en avaient, jusqu'à l'âge de treize ans, après quoi ils les mangeaient, et faisaient le même traitement à la mère dès qu'elle ne leur donnait plus d'enfans. Les Toupinambous ne connaissent pas de meilleur moyen pour aller en paradis que de se venger cruellement de leurs ennemis, et d'en manger le plus qu'ils peuvent. Ceux que les Turcs canonisent et mettent au nombre des saints, mènent une vie qu'on ne saurait rapporter sans blesser la pudeur. Il y a, sur ce sujet, un endroit fort remarquable dans le voyage de Beaumgarten... Où sont, je vous prie, ces principes *innés* de justice, de piété, de reconnaissance, d'équité et de chasteté, dans ce dernier exemple et dans les autres que nous venons de rapporter? Et où est ce consentement universel qui nous montre qu'il y a de tels principes, gravés naturellement dans nos âmes? (Trad. Coste, t. I^{er}, pp. 82-85; Amsterdam, 1758.)

Thévenot, Vossius, Garcilasso, Jean de Lery sont ici les autorités de Locke qui, plus loin (Livre I, chap. III, pp. 230 ss.), à propos de l'innéité des idées, et de celle de Dieu en particulier, recourt de nouveau à l'argument ethnographique :

N'a-t-on pas découvert, dans ces derniers siècles, par le moyen de la navigation, des nations entières qui n'avaient aucune idée de Dieu, à la Baye de Soldanie, dans le Brésil, et dans les Isles Caribes, etc. Voici les propres termes de Nicolas del Techo dans les lettres qu'il écrit du Paraguai touchant la conversion des Caaigues : « J'ai trouvé que cette nation n'a aucun mot qui signifie Dieu et l'âme de l'homme; qu'elle n'observe aucun culte religieux, et n'a aucune idole. » Ces exemples sont pris de nations où la nature inculte a été abandonnée à elle-même sans avoir reçu aucun secours des lettres, de la discipline et de la culture des arts et des sciences. Mais il se trouve d'autres peuples qui ayant joui de tous ces avantages dans un degré très considérable, ne laissent pas d'être privés de l'idée et de la connaissance de Dieu. Bien des gens seront sans doute surpris, comme je l'ai été, de voir que les Siamois sont de ce nombre. Il ne faut, pour s'en assurer, que consulter La Loubère (*Du Royaume de Siam*,

t. I, part. II et III), envoyé du roi de France Louis XIV, dans ce pays-là, lequel ne nous donne pas une idée plus avantageuse à cet égard des Chinois eux-mêmes. Et si nous ne voulons pas l'en croire, les missionnaires de la Chine, sans en excepter même les Jésuites, grands panégyristes des Chinois, qui tous s'accordent unanimement sur cet article, nous convaincront que dans la secte des *Lettrés*, qui sont le parti dominant, et se tiennent attachés à l'ancienne religion du pays, ils sont tous athées. Voyez Navarrette, et le livre intitulé : *Historia cultûs Sinnensium*, Histoire du culte des Chinois.

Pierre Bayle, enfin (1647-1706), est, autant que son contemporain Locke, un précurseur de l'Ethnographie. Des Maizeaux nous apprend, dans *La Vie de M. Bayle* (La Haye, 1732, t. II, pp. 324, 327), que l'illustre critique avait beaucoup travaillé dans sa jeunesse à faire des extraits des livres qu'il lisait, et que la liste des principaux manuscrits trouvés parmi ses papiers portait, outre des *Collectanea quædam ad chronologiam, geographiam, et historiam pertinentia*, un « Indice historique », recueil de tout ce qu'il rencontrait de curieux et de remarquable touchant l'histoire. « Les matières, dit Des Maizeaux, y sont distinguées par chapitres, et rangées par ordre alphabétique. Par exemple... sous la lettre B, il décrit les honneurs rendus aux bêtes. Sous la lettre C, il décrit les cérémonies singulières qui s'observaient en différentes rencontres, et particulièrement celles qui regardent les clefs des villes, etc. » Le *Dictionnaire historique et critique* (1697) a trouvé là des matériaux tout préparés. — Je ne pourrais, sans m'étendre beaucoup trop, montrer la richesse de la mine que constitue, à notre point de vue spécial, ce recueil justement fameux. Il suffira de quelques exemples. Bayle traite ici (page 1555 de l'édition de 1720, Rotterdam, chez Michel Bohm) de la magie des Islandais; ailleurs (page 1695), à l'article Jean de Leri, parlant du voyage que celui-ci fit au Brésil, en 1557, il dit :

On a fait beaucoup d'attention à une chose que l'auteur remarque, c'est qu'au regard de ce qu'on nomme Religion parmi les autres peuples, il se peut dire tout ouvertement que non seulement ces pauvres sauvages n'en ont point, mais qu'aussi s'il y a nation qui soit et vive sans Dieu au monde, ce sont vraiment eux. Le ministre Pierre Richier avoue le même fait dans une lettre qu'il écrivit de ce pays-là. Il y témoigne son regret de ne voir aucune apparence que l'on puisse convertir ces peuples à l'Évangile, puisque non seulement ils ignorent la différence du vice et de la vertu, mais aussi l'existence divine... Il ajoute qu'on lui objectera que ce sont des tables rases qui recevront aisément la couleur évangélique, puisqu'elles n'ont rien qui

y soit contraire. Il ne répond autre chose à cette objection si ce n'est que la diversité des langues est un grand obstacle, et que les truchemans que l'on pourrait employer étaient papistes.

On dira peut-être que Bayle, pas plus que Locke, Charron et Montaigne, ne s'est préoccupé de l'ethnographie pour elle-même, et qu'il y a vu surtout une arme de combat et de discussion. C'est exact. Que Bayle se soit peint, en effet, dans ces lignes qu'il a écrites sur La Mothe le Vayer, je n'en doute point : « L'auteur s'était appliqué entre autres lectures à celle des relations des voyageurs. Ordinairement chacun a un but particulier dans cette lecture. M. Daillé ne s'y attachait que pour y trouver des différences entre la manière dont les apôtres avaient converti les anciens païens, et la manière dont les missionnaires du pape convertissent les nouveaux. Notre Le Vayer se proposait une autre chose; il ne cherchait que des arguments de pyrrhonisme. La diversité prodigieuse qu'il rencontrait entre les mœurs et usages de différens peuples le charmait : il ne peut cacher la joie avec laquelle il met en œuvre ces matériaux, et il ne cache pas trop les conséquences qu'il voudrait que l'on en tirât; c'est qu'il ne faut pas être aussi décisif qu'on l'est à condamner comme mauvais et déraisonnable ce qui ne se trouve pas conforme à nos opinions et à nos coutumes. » (*Dict. histor.*, p. 2783.) Mais il est certain, en même temps, que, quelles qu'aient été leurs visées particulières, les écrivains dont il a été question, de Henri Estienne à Pierre Bayle, par le fait seul qu'ils ont remarqué et retenu les observations ethnographiques, se sont trouvés préparer la voie à l'œuvre que le XVIII^e siècle va maintenant accomplir, et où, après ces précurseurs, nous voici arrivés.

II

Le XVIII^e siècle, pendant sa première moitié, va tout d'abord continuer le travail de documentation ethnographique encore très imparfait que les deux siècles précédents lui ont légué. L'exploration de parties du globe ou à peine connues, ou complètement inconnues, lui en fournira le moyen. Aussi ne peut-on rendre compte des progrès de l'Ethnographie à cette époque, sans parler des grands voyages et des grands voyageurs. Toutefois, certaines limites s'imposent. La seule énumération de tous les voyages serait fort longue;

un exposé nous entraînerait bien plus loin encore. Nous nous bornons donc à un nombre restreint de voyages marquants, tant par les circonstances qui les ont fait entreprendre, que par les fruits que l'Ethnographie et l'Ethnologie en ont retirés.

Un voyage digne de mention, qui se place au commencement du XVIII^e siècle, est le voyage accompli autour du monde, de 1714 à 1718, par Le Gentil de la Barbinais, et publié en 1728 (Amsterdam, chez Pierre Mortier, 3 vol. in-12) sous ce titre : *Nouveau Voyage autour du Monde, par M. Le Gentil, ... avec une Description de l'Empire de la Chine beaucoup plus ample et plus circonstanciée que celles qui ont paru jusqu'à présent, où il est traité des Mœurs, Religion, Politique, Éducation et Commerce des Peuples de cet Empire*. C'était la première fois peut-être que, sans aucun but commercial, sans mission d'un gouvernement, un voyageur faisait le tour du monde.

Il y a, tout d'abord, dans cette relation, des observations dont l'ethnologue peut faire son profit touchant la question des croisements humains. Le Gentil rapporte (t. I, p. 64) le cas de la femme d'un Espagnol qui, à Arica (Pérou),

accoucha à terme d'un enfant mâle, et six semaines après elle en mit un autre au monde, qui était noir comme le sont tous les esclaves de Guinée. Elle confessa sans beaucoup de façons, que s'étant reconnue enceinte du fait de son mari, elle s'était abandonnée à un de ses esclaves noirs, qui sans doute était le père de ce second enfant. Je laisse aux physiiciens à donner la raison d'un fait qui est aussi certain qu'extraordinaire. Cette double grossesse ne me surprend pas tant que la couleur de l'enfant, qui, selon les règles ordinaires de la nature, devait participer de celle de la mère et de celle du père, et naître mulâtre, et non pas tout noir.

En 1717, quand Le Gentil visita l'île Mascarin (depuis île Bourbon), il y avait dans cette île 900 personnes libres et 1 400 esclaves.

Parmi les personnes libres, il n'y a que six familles dont le sang soit sans mélange, parce qu'elles ont eu soin de ne se point allier avec les familles de Mulâtes et de Mestices. Cependant les femmes Mulâtes, par les alliances qu'elles contractent avec les Français qui quittent leurs vaisseaux pour s'établir dans cette île, ont des enfans moins basanez. Le sang se purifie, et leurs teints deviennent blancs peu à peu. Je vis un jour, dans l'église paroissiale de Saint-Paul, une famille entière qui me donna de l'admiration : tous les visages de ceux qui la composaient étaient de couleurs différentes, et je puis dire que ma vue allait du blanc au noir, et du noir au blanc. Je comptai, depuis la trisayeule jusqu'à l'arrière-petite-fille, cinq généra-

tions. La trisayeule âgée de cent huit ans était noire, telle que le sont les Indiennes de Madagascar; la fille était mulate, la petite-fille mestice, la fille de celle-ci était quarteronne, la quatrième était quinteronne, et la dernière enfin était blonde, et aussi blanche qu'une Anglaise; mais toutes ces femmes ou filles en changeant de couleur ne perdent point certaine odeur (qu'on pourroit appeler fumet) qui dénote leur origine (t. III, pp. 90-91).

Les détails sur les mœurs, usages, croyances et cérémonies de la Chine sont parmi les plus étendus, et, l'un des premiers, Le Gentil donne un résumé des origines chinoises d'après les livres de Confucius (t. I, pp. 229-233). Nous citerons ce qu'il dit de la langue et de l'écriture :

Il n'y aucune langue qui soit plus pauvre en expressions. Ces peuples ont plus de soixante mille caractères, et cependant ils ne peuvent exprimer tout ce qu'on exprime dans les langues de l'Europe...

Le son des caractères chinois ne varie que très rarement, quoique la figure en soit différente, et qu'ils ne signifient pas la même chose. Cette langue est pleine d'équivoques, et il est presque impossible d'écrire ce qu'on entend prononcer à un autre, et de comprendre le sens d'un livre dont quelqu'un fera la lecture, si on n'a le même livre devant les yeux pour reconnaître les équivoques que l'oreille seule ne peut distinguer. Il arrive même quelquefois qu'on n'entendra pas le discours d'un homme qui parlera avec toute l'exactitude imaginable, de sorte qu'il est souvent obligé, non seulement de répéter ce qu'il a dit, mais encore de l'écrire.

Chaque province a pour ainsi dire son langage ou jargon particulier. Celui de Fokien est le plus obscur et le moins intelligible de tous. Lorsque les peuples de ces différentes provinces sont obligés de commercer ensemble, ils ont beaucoup de peine à se faire entendre, mais cet embarras cesse dès qu'ils écrivent, leurs caractères étant toujours les mêmes.

Nos missionnaires ont été si convaincus de la nécessité d'un alphabet pour pouvoir leur expliquer les mystères de notre religion, et les principes de notre philosophie (qui étant inconnus aux Chinois, n'étaient exprimés dans leur langue par aucun caractère), qu'ils ont été obligés d'en composer un, ou de convenir du moins de certains termes avec eux.

Un Chinois, qui parvient à la connaissance de tous ces caractères, a la réputation de savant, et il n'acquiert cette science que par un travail assidu, et par une étude continuelle (t. II, pp. 118-121).

Le portrait physique des Chinois est assez exact et témoigne de qualités d'observateur. Homme d'esprit et bon esprit, ne s'en laissant pas imposer par les préjugés de l'éducation européenne, Le Gentil a, sur les usages et les mœurs des Chinois, des réflexions qui, outre leurs qualités littéraires, savent s'inspirer directement du

point de vue ethnographique; on ne peut reprocher à l'auteur que d'attribuer au « caprice des hommes » les coutumes étrangères, dont les origines étaient, à son époque, totalement inconnues. (Voir t. II, pp. 98 et ss.)

*
* *

Parmi les voyages de la première moitié du XVIII^e siècle, nous citerons particulièrement ceux que l'Académie royale des Sciences de Paris fit entreprendre, en 1733, en vue de la double mesure, vers le pôle arctique et à l'équateur, d'un arc du méridien et de la quantité de la pesanteur. Tandis que Maupertuis, Clairaut, Camus, Le Monnier et l'abbé Outhier (auxquels se joignit Celsius, professeur d'astronomie à Upsal) étaient envoyés en Laponie, La Condamine, Bouguer et Godin partaient pour le Pérou, où ils exécutaient les expériences du pendule, les observations astronomiques et les opérations trigonométriques qui devaient servir à déterminer la figure de la Terre.

La mission de Laponie, arrivée à Stockholm le 21 mai 1736, était à Torneå en juin, et, de cette date à juin 1737, elle mesurait, au prix de fatigues et de souffrances inouïes, l'amplitude et la longueur de l'arc du méridien entre Torneå et Kittis. Maupertuis a rendu compte de cette mémorable opération dans son *Discours lu dans l'assemblée publique de l'Académie royale des Sciences, sur la mesure de la Terre au cercle polaire* (13 novembre 1737). Mais ce n'est point en ce compte rendu que sont consignés les résultats ethnographiques de la mission de Laponie. On les trouvera dans un petit ouvrage de Maupertuis (*Œuvres*, édition de 1756, t. III, pp. 179-206), intitulé : *Relation d'un Voyage au fond de la Lapponie pour trouver un ancien monument*. Le monument dont il est question, situé sur une petite montagne appelée Windso, à 25 ou 30 lieues au nord de Pello, était une pierre portant deux lignes de caractères gravés que les Lapons assuraient être une inscription fort ancienne et contenant de grands secrets. Celsius, qui accompagnait Maupertuis, ne put lire ces caractères et les trouva différents de ceux de toutes les inscriptions runiques qui subsistent en Suède, et dont il avait fait une étude particulière. — Maupertuis, à propos du renne, signale que « les Lapons filent en quelque façon les nerfs et les boyaux des rennes, en les roulant, et ne se servent guère d'autre fil », et que « ce peuple sacrifie les cornes des rennes à ses dieux. »

Quoique devant revenir plus tard sur la partie spécialement ethnologique de l'œuvre de Maupertuis, il paraît convenable de joindre ici les observations précises qu'on lui doit sur l'habitus physique des Lapons :

Je n'ai point encore parlé — dit-il, en terminant son opuscule, — de la figure ni de la taille des Lapons, sur lesquels on a débité tant de fables. On a exagéré leur petitesse, mais on ne saurait avoir exagéré leur laideur. La rigueur et la longueur d'un hiver, contre lequel ils n'ont aucune autre précaution que ces misérables tentes sous lesquelles ils font un feu terrible, qui les brûle d'un côté pendant que l'autre côté gèle; un court été, mais pendant lequel ils sont sans relâche brûlés des rayons du soleil; la stérilité de la terre qui ne produit ni bled, ni fruits, ni légumes, paraissent avoir fait dégénérer la race humaine dans ces climats.

Quant à leur taille, ils sont plus petits que les autres hommes, quoique leur petitesse n'aille pas au point où l'ont fait aller quelques voyageurs, qui en font des pygmées. Parmi le grand nombre de Lapons et de Lappones que j'ai vus, je mesurai une femme qui me paraissait âgée de vingt-cinq à trente ans, et qui allaitait un enfant qu'elle portait dans une écorce de bouleau. Elle paraissait de bonne santé, et d'une taille bien proportionnée, selon l'idée que je m'étais faite des proportions de leur taille : elle avait 4 pieds, 2 pouces, 3 lignes de hauteur (1 m. 364); et c'était certainement une des plus petites que j'aie vue, sans que cependant sa petitesse parût difforme ni extraordinaire dans le pays. On peut s'être trompé sur la petitesse des Lapons, et sur la grosseur de leur tête, si l'on n'a pas fait une observation que j'ai faite, malgré l'ignorance où ils sont presque tous eux-mêmes sur leur âge. Les enfants, qui dès la grande jeunesse ont déjà les traits défigurés et quelquefois l'air de petits vieillards, commencent de très bonne heure à conduire les *pulkas* et à s'occuper des mêmes travaux que leurs pères : je crois que la plupart des voyageurs ont jugé de la taille des Lapons, et de la grosseur de leur tête, par celle des enfants; et c'est sur quoi j'ai souvent pensé moi-même me tromper. Ce n'est pas que je veuille nier que les Lapons adultes ne soient en général plus petits que les autres hommes; mais je crois qu'on a diminué leur taille, dans les relations qu'on en a faites, par l'erreur dont je viens de parler, ou peut-être seulement par le penchant qu'on a pour le merveilleux. Il m'a paru qu'en général il y avait la tête entre eux et nous; et c'est une grande différence.

* * *

Venons maintenant à la mission de l'Équateur. Charles-Marie de La Condamine est pour nous le personnage important de cette entreprise. Condorcet a dit de lui qu'« il avait également étudié toutes

les sciences dont l'Académie s'occupe, et qu'il n'y en a pas une seule sur laquelle il n'ait donné des mémoires ou des observations. Une curiosité qui portait sur tout et que tout réveillait, un besoin d'action qui lui rendait toute longue méditation impossible, l'empêchèrent d'approfondir assez aucune science pour parvenir à des découvertes nouvelles : mais, de tous les savants qui n'ont pas mérité d'être placés au rang des inventeurs, aucun n'a contribué autant que lui aux progrès des sciences, et n'a rendu des services aussi importants et d'une utilité aussi durable ». (*Éloges des Acad.*, I, p. 233.)

Parti de la Rochelle le 16 mai 1735, arrivé à Quito après treize mois de voyage, La Condamine avait terminé la mesure géométrique de l'arc du méridien en août 1739, « après deux ans de travaux assidus, souvent interrompus, mais dont chaque académicien remplissait les intervalles par des observations de quelque autre genre ». La partie astronomique les retint jusqu'en 1743, et ce ne fut qu'en mai de cette dernière année, après huit ans de séjour, que La Condamine put quitter le Pérou. Pour revenir en Europe, il prit le chemin du fleuve des Amazones, que presque personne encore n'avait suivi, et descendit ce fleuve depuis le point où il commence à être navigable jusqu'à son embouchure, sur une étendue de plus de mille lieues, à travers des forêts impraticables. Il arriva enfin à Cayenne. De retour en France, La Condamine lut, le 28 avril 1745, à l'assemblée publique de l'Académie des Sciences, la *Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la côte de la Mer du Sud, jusqu'aux côtes du Brésil et de la Guiane, en descendant la rivière des Amazones*. Il y a condensé ses observations sur les indigènes des bords du Marañon (nom primitif de l'Amazone) en un petit tableau qui ne manque pas de vigueur :

... Je crois devoir dire un mot du génie et du caractère des originaires de l'Amérique méridionale, qu'on appelle vulgairement, quoiqu'improprement, *Indiens*... Tous les anciens naturels du pays sont basanés et de couleur rougeâtre, plus ou moins claire ; la diversité de la nuance a vraisemblablement pour cause principale la différente température de l'air des pays qu'ils habitent, variée depuis la plus grande chaleur de la zone torride, jusqu'au froid causé par le voisinage de la nège.

Cette différence de climats, celle des pays de bois, de plaines, de montagnes et de rivières ; la variété des aliments, le peu de commerce qu'ont entr'elles les nations voisines, et mille autres causes, doivent nécessairement avoir introduit des différences dans les occupations et dans les

coutumes de ces peuples... Il faudrait donc, pour donner une idée exacte des Américains, presque autant de descriptions qu'il y a de nations parmi eux; cependant, comme toutes les nations d'Europe, quoique différentes entre elles en langues, mœurs et coutumes, ne laisseraient pas d'avoir quelque chose de commun aux yeux d'un Asiatique qui les examinerait avec attention, aussi tous les Indiens Américains des différentes contrées que j'ai eu occasion de voir dans le cours de mon voyage, m'ont paru avoir certains traits de ressemblance les uns avec les autres; et (à quelques nuances près, qu'il n'est guère permis de saisir à un voyageur qui ne voit les choses qu'en passant) j'ai cru reconnaître dans tous un même fonds de caractère.

L'insensibilité en fait la base. Je laisse à décider si on la doit honorer du nom d'apathie, ou l'avilir par celui de stupidité. Elle naît sans doute du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étend pas au delà de leurs besoins. Gloutons jusqu'à la voracité, quand ils ont de quoi se satisfaire; sobres, quand la nécessité les y oblige, jusqu'à se passer de tout, sans paraître rien désirer; pusillanimes et poltrons à l'excès, si l'ivresse ne les transporte pas; ennemis du travail, indifférents à tout motif de gloire, d'honneur ou de reconnaissance; uniquement occupés de l'objet présent, et toujours déterminés par lui; sans inquiétude pour l'avenir; incapables de prévoyance et de réflexion; se livrant, quand rien ne les gêne, à une joie puérile, qu'ils manifestent par des sauts et des éclats de rire immodérés, sans objet et sans dessein; ils passent leur vie sans penser, et ils vieillissent sans sortir de l'enfance, dont ils conservent tous les défauts... Les Indiens des Missions et les Sauvages qui jouissent de leur liberté, étant pour le moins aussi bornés, pour ne pas dire aussi stupides que les autres (les Indiens assujettis du Pérou), on ne peut voir sans humiliation combien l'homme abandonné à la simple nature, privé d'éducation et de société, diffère peu de la bête. (*Op. cit.*, pp. 49-53.)

La Condamine note la grande pauvreté de toutes les langues de l'Amérique méridionale, qui « toutes manquent de termes pour exprimer les idées abstraites et universelles; preuve évidente du peu de progrès qu'ont fait les esprits de ces peuples. *Temps, durée, espace, être, substance, matière, corps*; tous ces mots et beaucoup d'autres n'ont point d'équivalent dans leurs langues: non seulement les noms des êtres métaphysiques, mais ceux des êtres moraux ne peuvent se rendre chez eux qu'imparfaitement et par de longues périphrases. Il n'y a pas de mot propre qui réponde exactement à ceux de *vertu, justice, liberté, reconnaissance, ingratitude...* »

Les mutilations et déformations ethniques attirent l'attention de notre voyageur. Il note « l'extension monstrueuse du lobe de l'extrémité inférieure de l'oreille de quelques-uns de ces peuples. Nous

avons été surpris de voir de ces bouts d'oreilles longs de 4 à 5 pouces (10 à 13,5 centimètres), percés d'un trou de 17 à 18 lignes de diamètre (38 à 40,5 millimètres), et on nous a assuré que nous n'avions rien vu de singulier en ce genre. Ils insèrent d'abord dans le trou un petit cylindre de bois, auquel ils en substituent un plus gros, à mesure que l'ouverture s'aggrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille leur pende sur les épaules. Leur grande parure est de remplir ce trou d'un gros bouquet ou d'une touffe d'herbes et de fleurs qui leur sert de pendant d'oreille » (p. 85). — Chez les *Omaguas*, au-dessous de l'embouchure de l'Ucayale dans l'Amazone, la seule nation riveraine de ce fleuve qui fasse usage de vêtements, et dont le nom dans la langue du Pérou, ainsi que celui de *Cambevas* que leur donnaient les Portugais du Para dans celle du Brésil, signifie *tête plate*, existe « la bizarre coutume de presser entre deux planches le front des enfants qui viennent de naître, pour leur procurer cette étrange figure, et pour les faire mieux ressembler, disent-ils, à la pleine lune » (p. 72). — C'est à ces *Omaguas* que serait due l'invention de... l'irrigateur! Les Portugais du Para ont appris d'eux, raconte La Condamine, à faire avec la résine élastique appelée *cahout-chou* « des pompes ou seringues ayant la forme de poires creuses, percées d'un petit trou à leur extrémité où ils adaptent une canule. On les remplit d'eau, et en les pressant, lorsqu'elles sont pleines, elles font l'effet d'une seringue ordinaire. Ce meuble est fort en usage chez les *Omaguas*. Quand ils s'assemblent entr'eux pour quelque fête, le maître de la maison ne manque pas d'en présenter une par politesse à chacun des conviés, et son usage précède toujours parmi eux les repas de cérémonie » (p. 79): Le clystère apéritif, l'Europe, féconde en découvertes, a oublié celle-là : elle eût été digne du Des Esseintes de Huysmans!... — On trouvera encore, dans la *Relation*, des détails sur les flèches de chasse empoisonnées, lancées par sarbacanes (p. 67), ainsi que sur les pierres vertes, dites *pierres des Amazones*, rencontrées surtout chez les *Topayos* de l'embouchure de la Madera, reste de la nation des *Tupinambas* qui a donné sa langue au Brésil.

On ignore, dit La Condamine, l'origine de ces pierres qui ont été fort recherchées autrefois, à cause des vertus qu'on leur attribuait de guérir de la pierre, de la colique néphrétique et de l'épilepsie. Il y en a eu un traité imprimé sous le nom de *Pierre divine*. La vérité est qu'elles ne diffèrent ni en couleur, ni en dureté du jade oriental; elles résistent à

lime, et on n'imagine pas par quel artifice les anciens Américains ont pu les tailler et leur donner diverses figures d'animaux (p. 141).

Signalons, enfin, la très curieuse dissertation sur l'existence des Amazones. Au cours de sa navigation, La Condamine avait questionné partout les Indiens des diverses nations, s'informant d'eux avec grand soin « s'il avaient quelque connaissance de ces femmes belliqueuses qu'Orellana prétendait avoir rencontrées et combattues, et s'il était vrai qu'elles vivaient éloignées du commerce des hommes, ne les recevant parmi elles qu'une fois l'année, comme le rapporte le P. d'Acuña dans sa Relation... » Condorcet s'est trompé en ne voyant là qu'une fable et un roman, et en avançant que La Condamine « avait en vain cherché ce peuple de femmes armées, qu'une tradition ancienne plaçait sur les bords du Maragnon ». (*Éloge cité*, p. 276.) Il ne le trouva pas, peut-être; mais tous les témoignages recueillis furent en faveur de sa réalité. « Tous nous dirent qu'ils l'avaient ouï raconter ainsi à leurs pères, ajoutant mille particularités, trop longues à répéter, qui toutes tendent à confirmer qu'il y a eu dans ce continent une république de femmes qui vivaient seules sans avoir d'hommes parmi elles, et qu'elles se sont retirées du côté du nord, dans l'intérieur des terres, par la rivière Noire, ou par une de celles qui descendent du même côté dans le Marañon. » (p. 102). La Condamine concluait qu'il y a toute apparence qu'il y a eu des Amazones en Amérique, et qu'il est invraisemblable « que des sauvages de contrées éloignées se soient accordés à imaginer, sans aucun fondement, le même fait; et que cette prétendue fable ait été adoptée si uniformément et si universellement à Maynas, au Para, à Cayenne, à Vénézuëla, parmi tant de nations qui ne s'entendent point, et qui n'ont aucune communication » (p. 112).

III

Les exemples que nous venons de passer en revue établissent jusqu'à l'évidence que dès avant le milieu du XVIII^e siècle, des matériaux excellents avaient été réunis de divers côtés, qui permettaient d'avoir une notion déjà très exacte des différences si étendues que présentent le caractère, les idées et les usages des peuples étrangers à l'Occident civilisé. Nous voudrions montrer maintenant que l'utilisation de ces matériaux, et la constitution, par leur moyen, de l'Eth-

nographie scientifique, s'est faite beaucoup plus tôt qu'on ne le croit en général. Ceux de nos contemporains qui s'imaginent avoir été, dans cette voie, des novateurs en seront pour leurs prétentions : ils ont apporté des observations, des vues, des théories nouvelles ; ils ont interprété les faits autrement que leurs devanciers, sans doute ; mais quand on suit historiquement le développement de nos connaissances, il n'est possible de voir en eux que des continuateurs.

Les voyages des Académiciens des Sciences, pour la mesure de la Terre, n'avaient pas encore eu lieu, que déjà un auteur appartenant à ce corps des missionnaires dont tant de membres ont été pour les études scientifiques des ouvriers très utiles, avait fait paraître un ouvrage qui a joui autrefois d'une grande réputation : on pourrait même dire que, *mutatis mutandis*, il la mérite encore. L'auteur dont il s'agit est le P. Joseph-François Lafitau (1670-1740), de la Compagnie de Jésus, dont le livre, dédié au Régent et publié en 1723, a pour titre : *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps* (Paris, Saugrain et Hochereau, 1724, 4 vol. in-12). Il y a là, non pas seulement latent, mais en vie, le premier germe de l'Ethnographie comparée. Lafitau avait passé cinq ans dans une Mission du Canada ; il avait pu s'y « instruire à fond du génie et des usages » des Sauvages, mais surtout « profiter des lumières et des connaissances » du P. Julien Garnier, ancien missionnaire jésuite qui, s'étant consacré aux missions pendant plus de soixante ans, possédait en perfection la langue huronne et les cinq dialectes des Irôquois, et savait assez bien la langue algonquine.

Je ne me suis pas contenté — dit Lafitau — de connaître le caractère des Sauvages, et de m'informer de leurs coutumes et de leurs pratiques, j'ai cherché dans ces pratiques et dans ces coutumes des vestiges de l'antiquité la plus reculée ; j'ai lu avec soin ceux des auteurs les plus anciens qui ont traité des mœurs, des loix et des usages des peuples dont ils avaient quelque connaissance ; j'ai fait la comparaison de ces mœurs les unes avec les autres, et j'avoue que si les auteurs anciens m'ont donné des lumières pour appuyer quelques conjectures heureuses touchant les Sauvages, les coutumes des Sauvages m'ont donné des lumières pour entendre plus facilement et pour expliquer plusieurs choses qui sont dans les auteurs anciens.

Certes, les explications auxquelles Lafitau arrive ainsi sont, dans beaucoup de cas, de la dernière invraisemblance, elles font sourire aujourd'hui, et aucun ethnographe n'oserait même les répéter ; mais

ces erreurs naïves, ces interprétations ne connaissant ni doute, ni critique, n'en sont pas moins les fruits prématurés d'une méthode excellente en soi, dont on a tiré plus tard des applications plus exactes, la méthode de comparaison ethnographique. Ajoutez que Lafitau arrive parfois, par le moyen de cette méthode, à des réussites étonnantes, qu'un moderne pourrait lui envier, lorsque, par exemple, décrivant les *Amitiés particulières* masculines, nullement entachées de vice contre nature, rencontrées dans presque toute l'Amérique, il montre qu'elles semblent se rattacher à une espèce d'initiation et comprennent des pratiques appartenant à la religion; il explique ainsi et justifie ce que certains écrivains de l'antiquité nous ont transmis, sans y rien comprendre, de l'institution faussement soupçonnée de pédérastie des Lacédémoniens et des Crétois (t. II, 289 ss.).

C'est plus particulièrement des mœurs des Iroquois que traite Lafitau, le séjour qu'il avait fait parmi eux lui ayant permis de les mieux connaître. Il examine ces mœurs et ces coutumes, déjà très altérées de son temps par le commerce des Européens, « telles qu'elles étaient avant leur altération, et telles qu'ils les avaient reçues de leurs ancêtres ». On trouvera, dans l'ouvrage de Lafitau, nombre d'excellents documents et renseignements. Sur la religion tout d'abord, dont il parle, il est vrai, avec les idées et les préventions d'un jésuite né au xvii^e siècle, mais non sans avoir reconnu que la religion des peuples barbares « a des rapports d'une si grande conformité avec celle des premiers temps, avec ce qu'on appelait dans l'antiquité les Orgies de Bacchus et de la Mère des Dieux, les mystères d'Isis et d'Osiris, qu'on sent d'abord à cette ressemblance, que ce sont partout et les mêmes principes et le même fonds ». De là vient qu'après avoir exposé l'objet du culte des Sauvages, en quoi ce culte consiste, quelle en est la fin, Lafitau accorde une grande attention aux mystères, aux initiations, aux pratiques religieuses et à la théologie symbolique. — Il traite ensuite du gouvernement politique : la forme, dit-il, qui lui a paru la plus curieuse, est la forme oligarchique particulière des Hurons et des Iroquois, « parce qu'elle est la plus conforme à celle des anciens Crétois et des Lacédémoniens, qui avaient eux-mêmes conservé le plus longtemps les loix et les usages qu'ils avaient reçus de la première antiquité ». — A propos du mariage chez les Sauvages, des lois et cérémonies qu'ils y observent, Lafitau

remarque que « la Religion peut en tirer un avantage; car je crois y prouver assez bien, contre ce que plusieurs auteurs ont avancé, qu'il y a eu de tout temps des loix que les hommes ont respectées, des cérémonies qu'ils ont pratiquées, des degrés de consanguinité qu'ils ont prohibés ». En quoi il a parfaitement raison; car si l'ethnographie moderne a bien établi quelque chose, c'est que les règles entre lesquelles se meut la vie civile des hommes sont d'autant plus nombreuses, d'autant plus compliquées et d'autant plus tyranniques que l'on a affaire à des sociétés moins évoluées. — Sur les occupations domestiques des Sauvages; sur leurs guerres, leurs chasses, leurs pêches, leur commerce, leurs jeux; sur leur médecine, leurs maladies, la mort, la sépulture et le deuil, il y a beaucoup à prendre. Le point de vue comparatif continue à dominer l'auteur, l'amenant parfois à des conclusions imprévues, comme lorsqu'il compare le calumet de paix avec le caducée de Mercure (t. IV, 46 ss.). Quand il ne compare pas, il lui arrive encore d'ouvrir la voie aux ethnographes futurs : ainsi, par exemple, quand il décrit, d'après le P. de Brébeuf et les mémoires manuscrits du sieur Nicolas Perrot, la Fête générale des Morts que les Hurons et les Iroquois avaient coutume de célébrer de dix en dix, ou de douze en douze ans, ou toutes les fois qu'ils changeaient de village, et à laquelle ils donnaient le nom de *Festin des Ames*, s'y préparant d'une fête à l'autre, tant elle avait à leurs yeux de solennité. On y voit une manifestation évidente du culte des ancêtres, et, dans les rites dont s'accompagnait la manipulation des cadavres et des ossements des morts, l'explication possible de nombre de particularités relevées en nos sépultures préhistoriques.

*
* *

Trente-cinq ans après l'apparition de l'ouvrage de Lafitau, l'Ethnographie s'enrichissait d'un autre livre, qui était déjà un véritable traité sur la matière. Publié en 1758, ce livre était intitulé : *De l'Origine des Loix, des Arts et des Sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples* (à La Haye, chez P. Gosse, 3 vol. in-4). Il avait pour auteur Antoine-Yves Goguet, conseiller au parlement de Paris (1716-1758). Il suffit de consulter la table des auteurs cités, figurant à la suite du troisième volume, pour se rendre compte des nouveaux

éléments de connaissance qui, pendant ces trente-cinq années, étaient venus accroître le domaine tant de la géographie que de l'archéologie¹.

On ne cite plus guère aujourd'hui le livre de Goguet que pour rappeler l'indication qui s'y trouve donnée des *trois âges* de la préhistoire. Goguet remarque, en effet, que « toute l'antiquité s'accorde à dire qu'il a été un temps où le monde était privé de l'usage des métaux », et, plus loin, que « l'usage du cuivre a précédé celui du fer » ; mais si intéressante que soit cette notion, on n'aurait, en s'y bornant, qu'une très insuffisante idée de l'ensemble de l'ouvrage. Chrétien convaincu, à ce qu'il semble, Goguet prend pour norme la chronologie biblique. Passant successivement en revue l'origine des lois et du gouvernement politique, les arts proprement dits, les sciences, le commerce et la navigation, enfin les mœurs et les usages des différents peuples, il admet trois époques : la première commence au déluge et finit à la mort de Jacob (*temps inconnus*, des Grecs) ; la seconde, commençant à la mort de Jacob, se termine à l'établissement du gouvernement monarchique chez les Juifs (*temps fabuleux ou héroïques*) ; la troisième époque va de cette dernière date, où commencent à peu près les *temps historiques* des Grecs, au retour des Juifs de la captivité.

Mais ces sacrifices volontaires à la tradition dogmatique n'empêchent pas Goguet de faire preuve ailleurs d'un esprit critique avisé et d'un sens historique très sûr.

Je ne crois pas — dit-il dans sa préface — qu'on se soit encore attaché, autant qu'on l'aurait dû, à développer bien fidèlement l'origine et les premiers progrès des connaissances humaines. Il me paraît qu'en général on a beaucoup trop donné à la conjecture. Le flambeau de l'Histoire n'a pas toujours assez éclairé ceux qui jusqu'à présent sont entrés dans cette vaste carrière ; la plupart s'y sont égarés en négligeant les faits, pour s'abandonner entièrement à leur imagination. J'ai donc cru devoir présenter un tableau plus fidèle des premiers pas de l'esprit humain. Je me suis proposé, en conséquence, de tracer l'origine des loix, des arts et des sciences d'une manière plus exacte et plus conforme à l'Histoire, qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

1. La *Correspondance littéraire* de Grimm (t. III, p. 488), annonçant en mars 1758 l'ouvrage du conseiller Goguet, disait : « Ce livre contient des recherches immenses. Il a occupé son auteur pendant quinze ans. Il est écrit d'un style peu brillant, mais correct et sensé. Il peut être rangé au nombre des livres utiles ».

Mais, pour les premiers âges particulièrement, les faits et les monuments historiques font défaut ou à peu près. Goguet a alors consulté « ce que les écrivains, tant anciens que modernes, nous apprennent sur les mœurs des peuples sauvages. »

J'ai cru — dit-il — que la conduite de ces nations pouvait nous fournir des lumières très sûres et très justes sur l'état dans lequel se seront trouvées leurs premières peuplades, immédiatement après la confusion des langues et la dispersion des familles. On peut tirer des relations, tant anciennes que modernes, des points de comparaison capables de lever bien des doutes qui resteraient peut-être sur certains faits extraordinaires dont j'ai cru devoir faire usage. Les relations de l'Amérique m'ont particulièrement été d'une très grande utilité pour cet article... En comparant ce que les premiers voyageurs nous disent de l'Amérique, avec ce que l'antiquité nous a transmis sur la manière dont tous les peuples de notre continent avaient vécu dans les tems qu'on regardait comme les premiers âges du monde, on aperçoit la conformité la plus frappante, et le rapport le plus marqué... Ces différens traits rapprochés et comparés s'étayaient mutuellement, et servent de base à tout ce que j'ai cru pouvoir avancer sur la marche de l'esprit humain dans ses découvertes et dans ses progrès... (*Préface*, pp. xxx-xxxii).

Nous avons vu que, dans cette voie, Goguet avait été devancé par Lafitau et par Montesquieu. Mais tandis que, chez ce dernier, la notion du progrès des sociétés humaines n'est nulle part explicitement développée, Goguet, au contraire, aperçoit de façon très nette l'évolution séculaire qui a transformé le savoir de l'homme et, corrélativement, les conditions d'existence des peuples. « En rapprochant — lisons-nous (*Récapitulation*, t. III, p. 420) — tout ce que j'ai dit sur l'état des anciens peuples dans les siècles qui se sont écoulés depuis le déluge jusqu'à Cyrus, il est aisé de sentir combien les connaissances humaines étaient autrefois imparfaites et peu étendues. La politique, les loix, les arts, les sciences, le commerce, la navigation, l'art militaire, les mœurs même, c'est-à-dire les principes et les façons de penser les plus essentielles et les plus nécessaires à la conservation et au bonheur de la société, tous ces grands objets n'étaient, si on peut le dire, encore qu'ébauchés du tems de Cyrus; et le règne de ce prince n'a précédé néanmoins l'ère chrétienne que de 536 ans. » C'était là, sans doute, déprécier beaucoup trop l'avancement de la culture dans l'antiquité reculée, et en rajeunir à l'excès les progrès. Si Goguet eût connu la législation, vieille de quatre

mille ans, contenue dans le Code d'Hammurabi; si la religion de Zoroastre, antérieur aux Achéménides, ou la morale de Confucius, contemporain de Cyrus, lui eussent été plus familières, son jugement eût certainement été tout différent. Mais, en reculant infiniment les origines, notre temps a maintenu l'idée fondamentale d'un point de départ rudimentaire et d'une gradation évolutive (tome I, p. 675). Notre temps a retenu aussi cette double vérité que « les mœurs d'une nation composent, sans contredit, la partie la plus intéressante de son histoire », mais qu'« on ne peut parler convenablement des mœurs d'une nation, qu'on ne l'ait étudiée ou par soi-même, ou dans des mémoires circonstanciés et fidèles ». Cette dernière réflexion, ajoutait Goguet, « suffit pour faire sentir l'impossibilité où nous sommes aujourd'hui de traiter avec exactitude les mœurs de la plupart des anciens peuples ».

(La fin au prochain numéro.)

COURS D'ETHNOLOGIE

LES DÉBUTS DE L'ETHNOGRAPHIE AU XVIII^e SIÈCLE (1701-1765) ¹

Par Georges HERVÉ

IV

On sait les immenses services qu'ont rendus, de nos jours, pour cet objet, les sciences ethnographiques particulières, dont le grand essor date surtout de la seconde moitié du XIX^e siècle. Là encore, pourtant, c'est beaucoup plus tôt, c'est au XVIII^e siècle que se place le vrai commencement de maintes branches d'études dont nous sommes trop portés à croire qu'elles ont surgi soudainement, sous nos yeux, comme une création *ex nihilo* du génie de la génération dont nous faisons partie. Deux exemples, pris l'un à l'ethnographie matérielle, à l'archéologie préhistorique, l'autre à l'ethnographie religieuse, justifieront ce que nous venons d'avancer.

Malgré les vers si souvent reproduits de Lucrèce sur les premières armes de l'homme :

Arma antiqua, manus, ungues, dentesque fuerunt
Et lapides, et item silvarum fragmina rami,
Et flammæ atque ignes, postquam sunt cognita primum :
Posterius ferri vis est ærisque reperta :
Et prior æris erat, quam ferri, cognitus usus ²;

1. Voir la *Revue* de novembre, pp. 343-366.

2. Vers ainsi rendus par André Lefèvre, dans sa belle traduction :

Pour armes la Nature à nos premiers ancêtres
Donna les dents, les mains et les ongles, pour traits
Les cailloux, les rameaux arrachés aux forêts.
Des flammes et des feux leurs ressources s'accrurent.
Puis l'airain et le fer à leurs yeux apparurent.
Mais l'airain, plus commun, vint aussi le premier.

(Liv. v, v. 1342-1347)

malgré ces vers fameux, toute l'antiquité et tout le moyen âge n'eurent pour les armes de pierre, rencontrées dans les couches ou à la surface du sol, que des interprétations superstitieuses, où leur véritable nature était totalement méconnue. C'est le médecin du pape Clément VIII, Michel Mercatus, qui, l'un des premiers, au xvi^e siècle, entreprit dans des vues plus justes l'observation des pierres travaillées, dont il recueillit des spécimens conservés au Musée du Vatican, et quelques-uns figurés (haches polies et silex taillés néolithiques) dans son ouvrage posthume, *Metallotheca Vaticana*. MM. Baudouin et L. Bonnemère ont donné récemment, de ces figures, de bonnes reproductions photographiques (Les Haches polies dans l'Histoire, *Bull. Soc. d'Anthr.*, 1904, pp. 538-539). Ces deux préhistoriens, en présentant l'histoire des haches de pierre au xvii^e et au xviii^e siècles (*op. cit.*, pp. 544 et suiv.), ont rappelé, d'après John Evans (*L'Age de la pierre*, p. 3), que le D^r Plot, en Angleterre, « paraît avoir signalé le premier (en 1686) la vraie nature des haches... ajoutant que l'on peut s'assurer, en visitant le musée Ashmoleanum, de la façon dont on les fixait à un manche, car on trouve dans ce musée plusieurs haches *indiennes* de la même espèce, exactement dans l'état où elles étaient quand on s'en est servi ». Un nom toutefois, antérieur à celui de Plot, a été passé sous silence par MM. Baudouin et Bonnemère, comme par presque tout le monde, le nom de notre illustre compatriote, l'antiquaire et érudit dom Bernard de Montfaucon, de la Congrégation de Saint-Maur.

Issu de la tige des anciens seigneurs de Montfaucon-le-Vieux, de Roquetaillade et de Conillac, et des barons de Cominges, B. de Montfaucon, né le 13 janvier 1655 au château de Soulage, mort à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, le 21 décembre 1741, est l'auteur de *L'Antiquité expliquée*. Dans le tome V, chapitre ix, de ce grand ouvrage (seconde partie, pp. 194-197, édit. de 1722), il décrit sous le titre de « Sépulcre singulier de Gaulois et d'autres Barbares, trouvé au diocèse d'Évreux », le dolmen de Cocherel, découvert en 1685 par M. de Cocherel, son ami, gentilhomme normand, ajoutant (au tome IV, p. 69) les remarques suivantes :

Entre les peuples barbares, quelques-uns se servaient de haches de pierre. Dans un sépulcre singulier découvert à 22 lieues de Paris, on trouva sous des ossements une vingtaine de haches semblables de pierre

dure, dont l'une était de la pierre qu'on appelle Pyrites; une autre d'un beau giade oriental marqueté d'argent; les autres étaient de différentes pierres dures, rousses, noirâtres. Un morceau de corne de cerf, qui fut trouvé au même endroit, avait servi pour y insérer une de ces haches : cette corne avait un trou à l'un des bouts pour y fixer un manche de bois.

Dans le même volume (liv. 1, chap. x, pp. 198 ss.), Montfaucon donnait une lettre, à lui adressée, à la date du 12 mai 1718, par Iselin, professeur à Bâle, « touchant les haches de pierre des Germains, et touchant les sépultures des peuples septentrionaux ». Cette lettre d'Iselin signalait « certaines pierres trouvées depuis quelques années dans la Hesse auprès de la rivière nommée Adranus, dont Tacite fait mention... : elles sont faites d'une manière qui, jointe à la circonstance des urnes pleines d'ossements avec lesquelles elles ont été trouvées, persuade qu'elles ont autrefois servi d'armes ». Et plus loin : «... Aux parties les plus septentrionales de la Germanie, et au delà de la Germanie, on a souvent trouvé ces sortes de pierres taillées en armes auprès des urnes ou auprès des corps morts; et on en trouve tous les jours de même, comme les nouvelles littéraires de l'Allemagne nous l'apprennent. Ces pierres sont ou aiguës ou obtuses, mais percées, comme une dont je vous envoie le dessin marqué du nombre 4 : ils s'en servaient comme d'un marteau, après avoir fiché un manche dans le trou. » La pièce, reproduite par Montfaucon (t. V, pl. CXXXVIII, p. 200, fig. 4), est en effet une hache-marteau; la même planche donne, sous le n^o 5, une hache polie; sous le n^o 7, la figure, mal dessinée sans doute, d'un petit pic ou d'un poignard courbe, et, sous le n^o 8, un retouchoir ou grattoir allongé.

Le livre du pasteur Helwing, de la Société royale des sciences de Berlin : *Lithographia Angerburgica, sive lapidum et fossilium in districtu Angerburgensi, etc.*, est antérieur d'un an (1717) à la lettre d'Iselin. N'ayant pas eu ce livre entre les mains, nous reproduisons ce qu'en a dit le professeur E.-T. Hamy, dont l'opinion fait autorité :

Je m'arrêterai plus longuement au livre d'Helwing, dont la section *De lapidibus superstitiosis* prend un caractère beaucoup plus personnel. Helwing n'a aucune foi dans l'origine céleste des céraunies et il établit nettement, au début de son discours, que la pierre de la foudre s'agite bien moins dans les nuages que dans le cerveau des amis du merveilleux, *in cerebro fabulosorum*. Il a colligé dans son district bon nombre de ces pierres de formes très diverses; il en a étudié d'autres dans le Musée

Fischer, et tous ces objets sont pour lui des objets fabriqués (*lapides factitios*), le plus souvent apportés du dehors, parce que la matière en manque en Prusse, et que l'on est en droit, affirme-t-il, de mettre au nombre des pièces ethnographiques, *ustensiliagentilium*. Dominé par les études qu'il poursuit, non sans quelque succès, sur les mythologies du Nord, Helwing développe curieusement l'hypothèse que partie de ces pierres figurées pourraient bien se rattacher à un culte spécial en l'honneur des *Dei Fulminares* dont il s'efforce de reconstituer la mémoire oubliée. Mais il se hâte bien vite de déclarer qu'il n'en faut pas induire que les pierres en question n'aient jamais été employées pour des usages belliqueux, *in usus bellicosos*. La science d'Helwing est de bon aloi et originale; il y a plaisir pour un érudit à feuilleter la monographie très étudiée que publiait, il y a près de deux siècles, ce savant pasteur d'Angerbourg, sous les auspices du vieux Sénèque.

L'année 1723 marque une date importante pour les études palé-ethnographiques. Cette année vit, en effet, paraître le livre de Lafitau, précédemment mentionné, et le mémoire célèbre d'Antoine de Jussieu.

Au point de vue spécial que nous envisageons en ce moment, Lafitau est un précurseur, et l'on peut à bon droit s'étonner que personne jamais n'ait cité son nom. A l'article *Transport des villages* (t. III, pp. 99-101), il dit, parlant des Sauvages de la Nouvelle-France :

Ils n'avaient anciennement que des haches de pierre, lesquelles n'étaient pas suffisantes pour couper les arbres d'une certaine grosseur, ou qui ne l'eussent fait qu'en leur donnant beaucoup de peine. Les Européens leur en ont apporté de fer bien acéré, et leur ont donné l'exemple d'abattre le bois, de le fendre, et de le scier. Ils n'en ont pas beaucoup profité néanmoins, et ils se sont arrêtés à leur ancienne méthode, qui est de cerner les arbres, de les dépouiller de leur écorce pour les faire mourir, et de les laisser sécher sur pied...

Ces haches de pierre dont je viens de parler sont d'usage dans toute l'Amérique de temps immémorial; elles sont faites d'une espèce de caillou fort dur et peu cassant, elles demandent beaucoup de préparation pour les mettre en état de service. La manière de les préparer est de les aiguïser en les frottant sur un grès, et de leur donner, à force de temps et de travail, la figure à peu près de nos haches, ou d'un coin à fendre le bois. Souvent la vie d'un Sauvage n'y suffit pas; d'où vient qu'un pareil meuble, fût-il encore brut et imparfait, est un précieux héritage pour les enfants. La pierre perfectionnée, c'est un autre embarras, pour l'emmancher: il faut choisir un jeune arbre, et en faire un manche sans le couper; on le fend par un

bout, on y insère la pierre, l'arbre croît, la serre, et l'incorpore tellement dans son tronc, qu'il est difficile et rare de l'arracher.

Il se trouve encore en France, dans les cabinets des curieux, des pierres semblables qu'on nomme *cérauniennes*, ou pierres de foudre, qui ont été trouvées dans le royaume, en des endroits dont les pierres ordinaires sont d'une nature toute différente. Ces pierres sont encore une preuve que les premiers habitants des Gaules en faisaient un usage semblable à celui qu'en font aujourd'hui les Américains, qui n'ayant point ou presque point de commerce avec les Européens, sont obligés de s'en tenir à leurs anciennes pratiques. Les Sauvages ont aussi des espèces de couteaux de même matière que leurs haches, qui ne doivent pas être différens de ceux dont se servaient les Juifs pour leur circoncision, et de ceux qui étaient en usage chez les Gentils pour les prêtres de Cybèle.

Ainsi donc Lafitau, rompant ouvertement avec la fable céraunienne qui avait régné tant de siècles, reconnaît, comme Montfaucon, Iselin et Helwing, que les objets lithiques sont les armes et instruments des peuples anciens; il les rapproche sans hésiter de l'arsenal des sauvages contemporains.

Telle était également la conclusion du court, mais célèbre mémoire intitulé : *De l'origine et des usages de la Pierre de foudre*, présenté en février 1723 à l'Académie royale des sciences par Antoine de Jussieu, et dont le docteur E.-T. Hamy a été le premier, il y a trente-sept ans, à signaler toute l'importance. Sachant par l'examen de pièces de collection que les sauvages des Îles d'Amérique et du Canada « se servent à différents usages de pierres à peu près semblables à nos céraunies », Ant. de Jussieu écrivait :

Lorsque nous voyons donc, parmi les figures de ceux qui ont fait des recueils de pierres figurées, celles qui se rapportent à quelqu'une de ces trois formes (hache, coin, flèche), et surtout à celle de coin et à celle de fer de flèche, qui ont toujours passé jusqu'ici pour *pierres de foudre* et pour mystérieuses, nous ne devons pas hésiter de les regarder comme instruments répondant à ceux d'acier auxquels ils ressemblent et qui ont été taillés ou par les premiers habitants de ces pays où on les trouve, ou y avaient été apportés par des étrangers qui en faisaient une sorte de commerce. Ce qui donne lieu à cette conjecture est que dans la plupart des pays où se trouvent ces sortes d'instruments, on n'y voit point ni carrière ni caillou de la même nature qui ait pu servir pour les y fabriquer sur les lieux, et que par conséquent il y avait beaucoup d'apparence que des habitants d'un pays où se rencontrent des cailloux d'un grain aussi fin et d'une espèce aussi dure, venaient les échanger contre d'autres denrées, et ce qui achève de confirmer cette conjecture est que la même chose se

pratique encore chez les sauvages, parmi lesquels ceux qui ont plus d'adresse et de patience pour tailler ces sortes d'instruments les fournissent aux autres qui savent peut-être mieux s'en servir.

Quoique dès lors la vérité fût établie, ce serait mal connaître la force de persistance de l'erreur que de croire à l'universelle acceptation de vues qui avaient pour elles de n'en appeler qu'à l'observation et à la comparaison des faits. Si, après les travaux dont il vient d'être parlé, peu de gens, dans les milieux cultivés, continuent à croire aux pierres de foudre, par contre, comme le disait l'abbé Terrasson en présentant à l'Académie des Inscriptions le résumé semestriel des travaux de l'Académie des Sciences (avril 1723), « on suit plutôt l'opinion de la plupart des auteurs qui disent que le *Ceraunia* est une pierre dure à laquelle la forme du coin ou de la flèche est naturelle, comme la figure ovale, la cylindrique, la prismatique conviennent aux cailloux de Médoc, aux émeraudes, aux cristaux ou aux échinites ».

Le dernier coup fut enfin porté par Nicolas Mahudel, médecin, antiquaire et numismate (1673-1747), associé de l'Académie des Inscriptions en 1716, dont le mémoire, lu en 1734 devant cette Académie, et plusieurs fois remanié, fut publié seulement en 1740 (*Hist. de l'Acad. roy. des Inscr.*, t. XII, pp. 163-169), non sans avoir subi dans le texte imprimé de larges mutilations. Le D^r Hamy en a donné naguère (*Revue Archéol.*, 1906, I, pp. 239-259), d'après les registres manuscrits de l'Académie, le texte intégral. Le mémoire a pour titre : *Les Monumens les plus anciens de l'industrie des hommes, et des Arts reconnus dans les Pierres de foudre*. Mahudel se proposait

faire voir qu'elles n'ont point reçu de la nature les figures qui nous les font admirer, mais que c'est la main des hommes qui les leur a données pour leur servir d'instrumens qui leur tinssent lieu de ceux d'airain et de fer avant qu'ils eussent l'usage de ces métaux, en quelque lieu de la terre qu'ils eussent habité. Ayant, disait-il, comparé avec nos cailloux de différentes espèces autant de ces prétendues pierres de foudre que j'en ai pu avoir en nature, et tiré de tous les auteurs d'histoire naturelle des fossiles, et de tous ceux qui nous ont donné des descriptions de cabinets, autant que j'ai pu de dessins de ces pierres figurées, et par les comparaisons que j'ai faites, et que chacun peut faire de la nature de celles-ci avec ces différentes espèces de cailloux dont je viens de parler, et de leurs formes avec celles de tant d'instrumens, d'outils et d'armes d'un usage antique que l'on découvre encore tous les jours plus en airain et en bronze qu'en fer,

je crois pouvoir donner comme observation d'un fait certain que ces pierres ont été taillées pour les mêmes usages que ces instrumens d'airain. Et Mahudel terminait son mémoire par ces mots : Ce qui jusques-là n'était que doutes et conjectures, est devenu depuis quelques années une opinion qui se développe de jour en jour, et qui, par la quantité d'observations dont on l'appuie, acquiert de plus en plus de certitude.

La cause, en effet, était entendue; et s'il a fallu que, de notre temps, Boucher de Perthes et ses continuateurs reprissent, en l'élargissant, la démonstration donnée un siècle auparavant, la faute en est à ce mouvement rétrograde qui, pendant toute la première moitié du XIX^e siècle, a, en haine de la philosophie dite sensualiste, systématiquement écarté, passé sous silence ou effacé, autant qu'il l'a pu, dans une foule de domaines, les progrès accomplis, les conquêtes déjà faites par la science du XVIII^e siècle. Cela est si vrai, que nous voyons, quand écrivent le président de Brosses et Buffon, les idées palethnologiques qu'avaient défendues Mahudel et Jussieu, acceptées sans conteste. Charles de Brosses écrivait en 1756, au tome I^{er} de son *Histoire des Navigations aux Terres australes* :

Les Européens de ces premiers siècles n'étaient guère moins brutes que le peuvent être les Australiens. Comme eux ils habitaient les cavernes et les bois, restaient par familles isolées, ou couraient par bandes en vagabonds, vivant de la chasse ou de rapines, ignorant l'agriculture et les arts, n'ayant pour les grossières fabriques les plus indispensables, que des haches de pierre, telles qu'on en trouva près de Passy en Normandie en 1686, dans de très anciens sépulcres; preuve que les Celtes n'avaient point encore, alors, l'usage du fer. (*Mém. de l'Acad.*, t. II.) Voilà d'où nous sommes partis pour arriver par l'éducation, l'exemple et le commerce des étrangers plus instruits, au point où nous nous trouvons. (*Op. cit.*, t. I, liv. I, p. 19.)

Et quant à Buffon, dont les *Époques de la Nature* sont postérieures de vingt-deux ans (1778) au livre de Brosses, le passage bien connu de la 7^e et dernière époque où il décrit l'humanité primitive prouve sans réplique que l'on ne discutait plus alors la doctrine archéologique des armes de pierre.

V

Cette question d'ethnographie touchant les premières armes de l'homme était, en somme, assez simple, et ce nous est un juste sujet d'étonnement que tout le temps qu'il a fallu, rien que pour la poser

avec exactitude. Infiniment plus compliquée, singulièrement plus difficile était celle des croyances religieuses des premiers âges de l'humanité, et la recherche de l'origine de ces croyances ; recherche si ardue, subordonnée à la détermination d'un si grand nombre d'éléments psychologiques, sociologiques et historiques, qu'aujourd'hui encore, malgré tant d'études pénétrantes dans le champ de la mythologie comparée et de l'histoire des religions, à peine oserait-on dire qu'on soit arrivé à aucune certitude, et que les théories proposées soient autre chose que des vraisemblances, des explications plus ou moins légitimes et approchées. Pas une, peut-être, de ces explications ne repose sur une constance de rapports ayant le caractère d'une loi scientifique.

Cela étant, il est tout à fait remarquable de constater que le xviii^e siècle a eu, et même d'assez bonne heure, par certains de ses esprits les plus perspicaces, la très nette notion de la complexité du sujet, et qu'il a su faire de très louables efforts, dans la voie justement qui a été suivie de nos jours, afin d'essayer de le dégager de ses obscurités.

Nous nous accusons d'avoir dit, l'an dernier, en prononçant le nom de Fontenelle, que nous n'avions rien à retenir de son œuvre pleine à la fois d'élégance spirituelle et de philosophie sceptique. Nous avons raison, pensant alors à l'Ethnologie ; mais nous avons tort, parce que c'était oublier sa sœur jumelle, l'Ethnographie, et que, en ethnographie religieuse, Fontenelle ne saurait être oublié. Outre son traité sur *les Oracles*, dont nous ne parlerons point, il a publié, en 1724¹, un petit chef-d'œuvre en quinze pages intitulé *De l'Origine des Fables*² : la mythologie comparée est née de cet opuscule.

Fontenelle a compris qu'à l'origine des fables ou des mythes, qui sont indissolublement liés à la genèse des religions, il y a un problème de psychologie, puisque l'on y touche au fond même de l'esprit de l'homme :

Ne cherchons autre chose dans les fables que l'histoire des erreurs de l'esprit humain... Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête de toutes

1. Fontenelle le composa en réalité dans les dernières années du xvii^e siècle, entre 1691 et 1693. (Voir *Le grand Dictionnaire historique* de L. Moréri, t. V, p. 234.)

2. Fontenelle, *De l'Origine des Fables* (*Œuvres*, t. III, pp. 160-175 ; Amsterdam, chez Fr. Changuion, 1764).

les extravagances des Phéniciens et des Grecs, mais c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler.

... Etudions l'esprit humain dans une de ses plus étranges productions; c'est là bien souvent qu'il se donne le mieux à connaître.

Dire que mythes ou fables sont des produits de l'imagination n'est point exact, parce que l'imagination créatrice souffle où elle veut, capricieusement, tandis que l'intelligence humaine n'est pas libre de ne pas créer de mythes, et qu'en en créant, elle obéit à la loi même de sa constitution.

On attribue ordinairement l'origine des fables à l'imagination vive des Orientaux; pour moi je l'attribue à l'ignorance des premiers hommes. Mettez un peuple nouveau sous le pôle, ses premières histoires seront des fables; et en effet les anciennes histoires du Septentrion n'en sont-elles pas toutes pleines? Ce ne sont que géants et magiciens. Je ne dis pas qu'un soleil vif et ardent ne puisse encore donner aux esprits une dernière coction, qui perfectionne la disposition qu'ils ont à se repaître de fables; mais tous les hommes ont pour cela des talents indépendants du soleil. Aussi, dans tout ce que je viens de dire, je n'ai supposé dans les hommes que ce qui leur est commun à tous, et ce qui doit avoir son effet sous les zones glaciales comme sous la torride.

L'ignorance des premiers hommes, et leur besoin d'expliquer quand même le mystère des choses, ne comportait aucune autre possibilité.

A mesure que l'on est plus ignorant, et que l'on a moins d'expérience, on voit plus de prodiges. Les premiers hommes en virent donc beaucoup...

Croira-t-on ce que je vais dire? Il y a eu de la philosophie même dans ces siècles grossiers, et elle a beaucoup servi à la naissance des fables... Il faut prendre garde que ces idées, qui peuvent être appelées les systèmes de ces temps-là, étaient toujours copiées d'après les choses les plus connues... Ainsi, pour rendre raison des tonnerres et des foudres, on se représentait volontiers un dieu de figure humaine lançant sur nous des flèches de feu; idée manifestement prise sur des objets très familiers.

Cette philosophie des premiers siècles roulait sur un principe si naturel, qu'encore aujourd'hui notre philosophie n'en a point d'autre; c'est-à-dire que nous expliquons les choses inconnues de la nature par celles que nous avons devant les yeux...

... Les hommes voyaient bien des choses qu'ils n'eussent pas pu faire; lancer les foudres, exciter les vents, agiter les flots de la mer, tout cela était beaucoup au-dessus de leur pouvoir; ils imaginèrent des êtres plus puissants qu'eux, et capables de produire ces grands effets... De là vient

une chose à laquelle on n'a peut-être pas encore fait de réflexion; c'est que dans toutes les divinités que les payens ont imaginées, il y ont fait dominer l'idée du pouvoir, et n'ont eu presque aucun égard ni à la sagesse, ni à la justice, ni à tous les autres attributs qui suivent la nature divine... D'ailleurs, la première idée que les hommes prirent de quelque être supérieur, ils la prirent sur des effets extraordinaires, et nullement sur l'ordre réglé de l'Univers, qu'ils n'étaient point capables de reconnaître ni d'admirer. Ainsi ils imaginèrent les dieux dans un temps où ils n'avaient rien de plus beau à leur donner que du pouvoir, et ils les imaginèrent sur ce qui portait des marques de pouvoir, et non sur ce qui en portait de sagesse...

Par suite, tous les peuples ont passé par ces phases premières de la pensée, à la fois grossières et très compliquées, et l'on retrouve exactement aujourd'hui, chez les sauvages, les conceptions qui furent, chez les civilisés, celles de la plus lointaine antiquité.

Je montrerais peut-être bien, s'il le fallait, une conformité étonnante entre les fables des Américains et celles des Grecs... Selon les traditions du Pérou, l'Ynca Manco Guyna Capac, fils du Soleil, trouva moyen par son éloquence de retirer du fond des forêts les habitants du pays qui y vivaient à la manière des bêtes, et il les fit vivre sous des loix raisonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs, et il était aussi fils du Soleil : ce qui montre que les Grecs furent pendant un temps des sauvages aussi bien que les Américains, et qu'ils furent tirés de la barbarie par les mêmes moyens; et que les imaginations de ces deux peuples si éloignés se sont accordées à croire fils du Soleil ceux qui avaient des talents extraordinaires...

Mais si, à l'origine des fables, on note surtout les formes primordiales de la pensée de l'homme, avec ses procédés toujours les mêmes et ses erreurs inévitables, on y trouve encore autre chose : la tradition; les communications de peuple à peuple, et les emprunts mutuels qu'elles entraînent; le langage enfin, instrument indispensable de la connaissance, mais instrument fallacieux, puisqu'il n'est qu'une métaphore continue, et jouit comme tel d'une puissance animante qui crée les mythes et les dieux, en personnifiant les mots. Fontenelle avait aperçu déjà que, suivant une formule moderne, la mythologie est, en partie du moins, une *maladie du langage*, et il a paraphrasé le *numina nomina* :

Nous n'avons fait entrer jusqu'à présent dans cette histoire de l'origine des fables, que ce qui est pris du fond de la nature humaine, et en effet c'est ce qui y a dominé; mais il s'y est joint des choses étrangères auxquelles nous ne devons pas refuser ici leur place. Par exemple, les Phéni-

ciens et les Égyptiens étant des peuples plus anciens que les Grecs, leurs fables passèrent chez les Grecs et grossirent dans ce passage, et même leurs histoires les plus vraies y devinrent des fables. La langue phénicienne, et peut-être aussi l'égyptienne, était toute pleine de mots équivoques; d'ailleurs les Grecs n'entendaient guère ni l'une ni l'autre, et voilà une source merveilleuse de méprises. Deux Égyptiennes dont le nom propre veut dire Colombes, sont venues s'habituer dans la forêt de Dodone pour y dire la bonne aventure; les Grecs entendent que ce sont deux vraies colombes perchées sur des arbres, qui prophétisent, et puis, bientôt après, ce sont les arbres qui prophétisent eux-mêmes. Un gouvernail de navire a un nom phénicien qui veut dire aussi *parlant*; les Grecs, dans l'histoire du navire Argo, conçoivent qu'il y avait un gouvernail qui parlait. Les savants de ces derniers temps ont trouvé mille autres exemples, où l'on voit clairement que l'origine de plusieurs fables consiste dans ce qu'on appelle vulgairement des *quiproquo*, et que les Grecs étaient fort sujets à en faire sur le Phénicien ou l'Égyptien. Pour moi, je trouve que les Grecs, qui avaient tant d'esprit et de curiosité, manquaient bien de l'un ou de l'autre, de ne pas s'aviser d'apprendre parfaitement ces langues-là, ou de les négliger...

Il est vrai que leur propre langage, que cependant les Grecs connaissaient bien, abondait aussi, sans qu'ils en eussent conscience, en quiproquos où se nourrissait leur mythologie; mais Fontenelle a vécu deux siècles trop tôt pour savoir que cela est de l'essence même de toute langue.

*
* *

En tacticien supérieur, le prudent Fontenelle dissimulait sous la modestie du sujet traité la vigueur du coup qu'il portait aux vérités établies. C'est que la prudence était encore nécessaire dans les premiers temps de ce XVIII^e siècle dont la fin fut, au contraire, en matière religieuse, d'une audace si brutale et si iconoclaste. « Quand — dit Alfred Maury (*L'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 93) — Élie Blanchard, un élève d'A. Dacier que l'Académie s'était adjoint, vint lire, en 1735, un mémoire sur les *exorcismes magiques*, ses confrères furent effrayés du sujet qui pouvait les rendre justiciables de l'Inquisition. Le secrétaire perpétuel n'osa insérer le mémoire dans le recueil et se borna à en donner une analyse, qu'il termina en faisant observer combien le sujet était délicat, et rappelant ces mots de Philétas : *Deum crede atque cole, noli quærere*, maxime qu'il eût été peut-être opportun de proposer à des moines, mais qui ne convenait assurément pas à une Académie

occupée de recherches critiques. » Aussi la science des religions, celle des théogonies, étaient-elles alors absentes du programme de la haute érudition; la mythologie du paganisme antique retenait seule les esprits; mais bien loin qu'elle fût comprise selon les principes qui avaient inspiré Fontenelle, des théories inadmissibles venaient en fausser l'étude. Certains (comme auparavant Bochart, Huet, Grotius, le P. Thomassin) demandaient à la religion judaïque l'explication des mythes païens et trouvaient tout dans la Bible. D'autres, tels Boivin l'aîné, Boutard, les deux Fourmont, Jacques Hardion, surtout l'abbé Banier, avaient remis en honneur l'*Évhémérisme*, qui voyait dans les dieux des grands hommes déifiés, et pour qui la fable est une déformation de l'histoire réelle. Il fallut qu'en 1737 l'académicien La Barre (1688-1738), rompant avec ces chimères, vint faire valoir les raisons qui déposent en faveur des origines multiples de la religion des Grecs. A quelques divinités de sa création et d'un caractère purement allégorique, elle ajouta, montrait La Barre, des emprunts faits aux religions des divers pays entrés en relation avec la Grèce. Le point de vue historique se trouvait ainsi introduit, comme base indispensable, dans la science des croyances.

L'illustre Nicolas Fréret (1688-1749), l'un des plus savants hommes de son temps, suivit à son tour la voie que la critique de La Barre avait ouverte.

Appuyant les idées de La Barre sur la multiplicité des origines de la religion grecque, formée par couches successives d'apports hétérogènes, Fréret combat, lui aussi, l'évhémérisme en tant que facteur unique, et il montre d'autre part la transformation continue, chez les Grecs, de ces croyances mal assorties. Un passage du livre X de Strabon lui permet d'établir que la genèse des fables a été commandée par des idées distinctes, physiques, métaphysiques ou traditionnelles.

Les dogmes et les usages confondus ensemble, écrit-il, formaient un tout dont les parties, originairement peu d'accord entre elles, n'étaient parvenues à se concilier qu'à force d'explications et de changements faits de part et d'autre...

Le système de la religion a changé plusieurs fois dans la Grèce; le culte des anciennes divinités y fut comme aboli pour faire place à de nouveaux dieux, qui se remplaçaient à l'insu d'eux-mêmes et de leurs adorateurs, par des échanges et des usurpations réciproques. L'histoire de ces changements,

présentée sous des allégories et chargée de circonstances poétiques, prit insensiblement la forme d'une histoire des dieux eux-mêmes, considérés comme des rois ou comme des personnages réels qui se seraient enlevé tour à tour l'empire de l'univers. (*Réflexions sur la nature de la religion des Grecs.*)

Quelques années après Fréret, de 1762 à 1766, l'abbé Paul Foucher, membre de la même Académie, adopte plus nettement le point de vue éclectique où Fréret s'était placé, et, avec lui, repousse l'évhémérisme comme unique explication de l'hellénisme, ainsi qu'il nomme la religion grecque; de même, il n'accepte pas que toujours la fable soit une vérité masquée d'allégorie. Il y a, selon lui, des traits qui ne sont susceptibles que d'une explication historique.

A ce moment, on peut dire que l'histoire a pris, dans l'analyse critique des religions, une place qu'elle n'abandonnera plus. Mais ni le symbolisme naturaliste, ni l'animisme, ni l'interprétation psychosociale du phénomène religieux ne sont encore en scène, si ce n'est quelque peu chez Fontenelle, et encore moins est-il fait appel au secours de l'ethnographie. Sans doute, selon la remarque d'Alfred Maury, « à mesure que l'on s'éloignait de l'évhémérisme de Banier, la religion des anciens apparaissait davantage comme la personification des phénomènes de la nature; mais, au lieu de prendre l'ensemble de ces phénomènes comme la source, infiniment variée dans ses produits, de tant de fables et de divinités, on était encore trop enclin à chercher dans des faits physiques isolés et des manifestations particulières l'interprétation des mythes; on eût voulu, pour simplifier, n'avoir affaire qu'à quelques météores qui auraient ainsi donné la clef de toutes les fables. Cette tendance, qui s'est continuée jusque de notre temps chez des érudits peu judicieux, entraîna un savant physicien, Mairan, enivré du succès qu'avait obtenu sa théorie des aurores boréales, à expliquer par ce phénomène la fable de l'Olympe, du Pinde, de l'Hélicon et en général celles de Jupiter et des dieux... (*Mém. de l'Acad.*, t. XXV, p. 190). » (*Op. cit.*, p. 87.)

Quant aux sources ethnographiques de l'histoire des religions, les érudits purement classiques de la première moitié du XVIII^e siècle les ignoraient complètement. Et ce fut toute une révolution qui se produisit, mais qui ne devait développer ses effets qu'à la longue et beaucoup plus tard, que l'apparition, en 1760, du petit livre justement fameux du président de Brosses, intitulé : *Du Culte des dieux*

fétiches, ou Parallèle de l'ancienne religion de l'Égypte avec la religion actuelle de Nigritie.

*
* *

Magistrat de profession, jurisconsulte, économiste et historien, correspondant honoraire de l'Académie des Inscriptions dès 1746, académicien libre en 1750, Charles de Brosses (1709-1777) était, lui, ethnologue et ethnographe, fort versé dans ces branches du savoir, auxquelles il avait donné, en 1756, une *Histoire des navigations aux Terres australes* dont nous aurons à reparler.

Tous ceux qui ont quelque peu fréquenté rétrospectivement la société française au temps de Voltaire et de Buffon, se sont arrêtés devant la figure fortement frappée et d'une diversité étonnante du petit, spirituel et très savant président à mortier (1741), puis premier président (1775) au parlement de Dijon. Ses *Lettres familières écrites d'Italie* en 1739 et 1740 comptent parmi les classiques du genre, et presque aussi célèbres sont demeurés ses démêlés avec Voltaire, locataire de sa terre de Tournay, au pays de Gex, démêlés où le patriarche n'eut à aucun point de vue le bon bout¹. Nous dirons à un autre moment l'importance de la contribution du président de Brosses à la science naissante de la linguistique. Revenons pour l'instant au *Culte des dieux fétiches*.

Il ne semble pas que ce petit livre de 285 pages in-12 ait causé, à son apparition, l'impression profonde qu'il eût dû produire sur des milieux cultivés. Ouvrons la *Correspondance de Grimm* (rédigée, il est vrai, par les amis de Voltaire), et, à la date d'avril 1760, nous lirons :

M. de Brosses, président à mortier au parlement de Dijon et membre de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, vient de publier une dissertation intitulée : *Du Culte des dieux fétiches, ou Parallèle de l'ancienne religion de l'Égypte avec la religion actuelle de Nigritie*. Brochure de deux cent quatre-vingt-cinq pages. Le sabéisme est le culte des astres, le fétichisme est le culte de certains objets terrestres et matériels, et tous ces dieux terrestres et matériels, comme chiens, chats et autres animaux, ou des morceaux de bois, de pierre ou autres matières, s'appellent du nom générique de fétiches. La faiblesse de l'homme lui a toujours forgé des dieux. Les

1. Voy. Cunisset-Carnot, *La Querelle du président de Brosses avec Voltaire*, *Revue des Deux Mondes*, 1888, pp. 879-895.

peuples les plus éclairés ont adoré les astres. D'autres, plus superstitieux, plus aveugles et plus stupides, ont choisi pour leur culte les objets les plus abjects. La dissertation de M. de Brosses contient quelques faits curieux, mais elle est diffuse et plus des trois quarts trop longue. Tout ce que vous y trouverez de réflexions judicieuses et philosophiques est pris dans l'*Histoire naturelle de la religion* de M. David Hume. (*Corresp. litt., philos. et critique*; édit. Maurice Tourneux, t. IV, p. 231.)

Ce court morceau, en même temps que des plus malveillants à l'égard de l'auteur, est tout ce qu'il y a de plus superficiel et de plus faible comme analyse. La postérité a depuis longtemps réparé l'iniquité du jugement qu'il renferme, et rendu aux vues profondes et originales du président de Brosses l'hommage qui leur est dû. Benjamin Constant, juge compétent, a fait à ce dernier de nombreux emprunts dans son ouvrage, si digne encore d'être lu, *De la Religion*. De nos jours, le regretté Girard de Rialle montrait en Charles de Brosses, il y a une vingtaine d'années, « un précurseur de nos études » (*Annuaire des Trad. popul.*, 1887, pp. 4-7). Et ici même, André Lefèvre a parlé comme il convenait de « ce traité du Culte des dieux fétiches, précieux à plus d'un titre (qui), s'il renferme un certain nombre d'erreurs, compatibles d'ailleurs avec une érudition bien informée pour le temps, contient aussi de ces vérités nouvelles qu'entrevoient les seuls précurseurs¹ ». (*La Religion*, introd., p. XI.) En effet, l'ouvrage du président de Brosses venait ouvrir une voie féconde pour la science naissante des religions, une voie qui, a justement remarqué Alf. Maury, avait « l'avantage de ramener les mythologues à l'étude du naturalisme, cette personnification incessante des forces, des objets, des phénomènes de la nature d'où découle tout le polythéisme antique ». Contrairement à l'opinion qui expliquait les croyances religieuses de l'Égypte par les doctrines sublimées et tardives des néoplatoniciens et des gnostiques, Brosses eut l'intuition de génie que, cette explication, c'était à l'origine qu'il la fallait chercher, au moyen de rapprochements avec les concepts grossièrement compliqués des peuples sauvages.

1. Nous ne pouvions, dans cette leçon faite et écrite à la fin de 1907, citer le précieux *Orpheus*, de M. Salomon Reinach (Paris, Picard, 1909). M. Reinach, lui aussi, a rendu justice au président de Brosses. Nous ne croyons pas toutefois que Brosses ignorât, comme le pense l'éminent auteur, « que le fétiche du nègre ne vaut pas par lui-même, mais par l'esprit qui est censé y résider; (que) le fétichisme n'est qu'un cas particulier de l'animisme. » (*Op. cit.*, p. 16.)

La dernière phrase de son livre marque l'esprit de positivisme philosophique, dirions-nous volontiers, qui l'a inspiré : « Ce n'est pas dans des possibilités, c'est dans l'homme même qu'il faut étudier l'homme : il ne s'agit pas d'imaginer ce qu'il aurait pu ou dû faire, mais de regarder ce qu'il fait ». On pourrait inscrire cette phrase comme épigraphe en tête de tout travail d'anthropologie. Partant de ce principe, Brosses remarque que la mythologie n'a été

qu'un chaos indéchiffrable, ou qu'une énigme purement arbitraire, tant qu'on a voulu faire usage du *figurisme* des derniers philosophes platoniciens, qui prêtait à des nations ignorantes et sauvages une connaissance des causes les plus cachées de la nature... On n'a guère mieux réussi, quand, par des rapports la plupart forcés et mal soutenus, on a voulu retrouver dans les faits mythologiques de l'antiquité l'histoire détaillée, mais défigurée, de tout ce qui est arrivé chez le peuple hébreu, nation inconnue à presque toutes les autres, et qui se faisait un point capital de ne pas communiquer sa doctrine aux étrangers... Quelques savants plus judicieux et versés dans l'intelligence des langues orientales, ont enfin trouvé la vraie clef dans l'histoire réelle de tous ces premiers peuples, de leurs opinions et de leurs souvenirs; dans les fausses traductions d'une quantité d'expressions simples, dont le sens n'était plus entendu de ceux qui continuaient de s'en servir; dans les homonymies, qui ont fait autant d'êtres ou de personnes différentes d'un même objet désigné par différentes épithètes. Ils ont vu que la Mythologie n'était autre chose que l'histoire ou le récit des actions des morts..., *fabulæ manes*, les morts dont on parle tant... Mais ces clefs, qui ouvrent très bien l'intelligence des fables historiques, ne suffisent pas pour rendre raison... du culte des astres, connu sous le nom de *Sabéisme*, ou du culte, peut-être non moins ancien, de certains objets terrestres et matériels appelés *Fétiches* chez les Nègres africains, parmi lesquels ce culte subsiste, et que par cette raison j'appellerai *Fétichisme*. (*Op. cit.*, pp. 5-10.)

Étendant la signification de cette expression, qui désigne particulièrement la croyance des Nègres d'Afrique, Brosses l'emploie également « en parlant de toute autre nation quelconque, chez qui les objets du culte sont des animaux, ou des êtres inanimés que l'on divinise; même en parlant de certains peuples pour qui les objets de cette espèce sont moins des dieux proprement dits que des choses douées d'une vertu divine, des oracles, des amulettes et des talismans préservatifs..., accessoires d'une religion générale répandue fort au loin sur toute la terre, qui doit être examinée à part, comme faisant une classe particulière » (p. 10).

Le président de Brosses pense et se propose d'établir que le fétichisme

est un des grands éléments qu'il faut employer dans l'examen de la mythologie, et dont nos plus habiles mythologues, ou ne se sont pas avisés, ou n'ont pas su faire usage, pour avoir regardé d'un trop beau côté la chose du monde la plus pitoyable en soi.... (Le fétichisme) doit sa naissance aux temps où les peuples ont été de purs sauvages plongés dans l'ignorance et dans la barbarie... Une partie des nations sont restées jusqu'à ce jour dans cet état informe : leurs mœurs, leurs idées, leurs raisonnements, leurs pratiques sont celles des enfants. Les autres, après y avoir passé, en sont sorties plus tôt ou plus tard par l'exemple, l'éducation et l'exercice de leurs facultés. Pour savoir ce qui se pratiquait chez celles-ci, il n'y a qu'à voir ce qui se passe actuellement chez celles-là, et en général il n'y a pas de meilleure méthode de percer les voiles des points de l'antiquité peu connus, que d'observer s'il n'arrive pas encore quelque part sous nos yeux quelque chose d'à peu près pareil (pp. 44-46).

La section première du *Culte des dieux fétiches* contient l'exposé du fétichisme actuel des Nègres et des autres nations sauvages. Dans la section II est étudié le fétichisme des anciens peuples comparé à celui des modernes. Dans la section III, enfin, Brosses fait l'examen des causes auxquelles on attribue le fétichisme. Rien n'est plus difficile qu'une pareille recherche, impliquant que l'on a pu pénétrer au fond de la mentalité obscure des primitifs, primitifs d'autrefois ou d'aujourd'hui, et en apercevoir en acte les ressorts, dont eux-mêmes, le plus souvent, étaient, sont incapables de rendre compte. A peine les premières lumières commencent-elles à faiblement éclairer ces ténèbres, et encore avec quelle part livrée aux suppositions ! On ne saurait dès lors s'étonner que Brosses n'ait pas du premier coup déchiré le voile, et il convient bien plutôt de le louer d'avoir compris qu'il s'agissait, en somme, de résoudre un problème de psychologie des plus compliqués.

On n'est pas obligé — dit-il — de rendre raison d'une chose où il n'y en a point : et ce serait, je pense, assez inutilement qu'on en chercherait d'autre que la crainte et la folie dont l'esprit humain est susceptible, et que la facilité qu'il a, dans de telles dispositions, à enfanter des superstitions de toute espèce... Quand on voit, dans des siècles et dans des climats si éloignés, des hommes, qui n'ont rien entr'eux de commun que leur ignorance et leur barbarie, avoir des pratiques semblables, il est plus naturel d'en conclure que l'homme est ainsi fait, que laissé dans son état naturel brut et sauvage, non encore formé par aucune idée réfléchie ou par aucune imita-

tion, il est le même pour les mœurs primitives et pour les façons de faire en Égypte comme aux Antilles, en Perse comme dans les Gaules : partout c'est la même mécanique d'idées ; d'où s'ensuit celle des actions. Et si l'on est surpris sur ce point particulier, qui paraît en effet très étrange, si l'on s'étonne de voir le fétichisme répandu chez tous les peuples grossiers de l'univers, dans tous les temps, dans tous les lieux ; il ne faut pour expliquer ce phénomène que le rappeler à sa propre cause déjà citée : c'est l'uniformité constante de l'homme sauvage avec lui-même... Puisque l'on ne s'étonne pas de voir les enfants ne pas élever leur esprit plus haut que leurs poupées, les croire animées, et agir avec elles en conséquence, pourquoi s'étonnerait-on de voir des peuples, qui passent constamment leur vie dans une continuelle enfance et qui n'ont jamais plus de quatre ans, raisonner sans aucune justesse, et agir comme ils raisonnent ? Les esprits de cette trempe sont les plus communs, même dans les siècles éclairés, et parmi les nations civilisées. Aussi cette espèce d'usages déraisonnables ne perd-il pas dans un pays en même proportion que la raison y gagne ; surtout quand ils sont consacrés par une habitude invétérée et par une pieuse crédulité. Leur antiquité les maintient chez une partie de la nation, tandis que peut-être l'autre les tourne en ridicule : elle les mélange même à d'autres cultes dominants et à de nouveaux dogmes postérieurement reçus, comme il est arrivé en Égypte (pp. 182-185).

Les croyances religieuses des Sauvages et des Payens — lisons-nous plus loin (p. 202) — étant des opinions purement humaines, le principe et l'explication en doivent être cherchés dans les affections mêmes de l'humanité, où ils ne sont pas difficiles à rencontrer ; les sentiments des hommes qui les ont produites se pouvant réduire à quatre, la crainte, l'admiration, la reconnaissance et le raisonnement. Chacun d'eux a fait son effet sur les peuples, selon qu'ils étaient plus près ou plus loin de leur enfance, selon qu'ils avaient l'esprit plus ou moins éclairé...

Le président de Brosses aperçoit ici ce qu'André Lefèvre a nommé l'*anthropisme*, et la conception élargie qui en dérive et le comprend, l'*animisme* de Tylor :

On sait le penchant naturel qu'a l'homme à concevoir les êtres semblables à lui-même, et à supposer dans les choses extérieures les qualités qu'il ressent en lui. Il donne volontiers et sans réflexion de la bonté et de la malice, même aux causes inanimées qui lui plaisent ou qui lui nuisent. *L'habitude de personnifier soit de tels êtres physiques, soit toute espèce d'êtres moraux, est une métaphore naturelle à l'homme, chez les peuples civilisés comme chez les nations sauvages... Faut-il donc tant s'étonner si le vulgaire, parmi les peuples ignorants et grossiers, est venu à se figurer qu'il y avait dans certains êtres matériels, objets de son culte, une puissance, un Génie quelconque, un Fétiche, un Manitou?... s'il a prêté à ce pouvoir intelligent les mêmes affections d'amour, de haine, de colère, de jalousie, de*

vengeance, de pitié, etc., dont il est lui-même agité? Cette façon de penser une fois admise pour certains objets, se généralise sans peine et s'étend à beaucoup d'autres... Comme, dans cette façon de penser, il est naturel de ne croire aux puissances invisibles qu'un pouvoir limité à de certains effets, quoique surhumain, il devient par là naturel aussi d'en multiplier assez le nombre pour qu'il puisse répondre à l'extrême variété des événements, et suffire à tant d'effets dont on les regardait comme les causes. De là tant de divinités locales ou appropriées à certains petits besoins particuliers, tant d'amulettes, de talismans et de fétiches divers. Il en fallait de généraux pour chaque pays ou pour chaque grand effet physique : il en fallait de particuliers pour chaque personne, même pour chaque petit désir de chaque personne, et surtout pour la préserver de chaque accident fâcheux qu'elle pouvait avoir lieu de craindre... (pp. 215-220).

Par ces citations, on voit ce que l'opuscule du président de Brosses répandait, dans le champ de la science des religions, de germes vivaces, destinés par la suite aux plus riches fructifications. Ce n'est pas un de ses moindres mérites d'avoir fait justice de la doctrine insoutenable du monothéisme initial. C'en est un autre d'avoir essayé, même sans y parfaitement réussir, d'expliquer la zoolâtrie des Égyptiens. Brosses la discute longuement (pp. 240-285), et se rend très bien compte qu'il faut écarter les interprétations après coup que l'antiquité classique prétendait en donner, en la fondant sur l'allégorie, le symbole et le figurisme.

On n'a point encore, dira-t-il, donné de raison plausible de cet antique usage tant reproché aux Égyptiens, d'adorer des animaux et des plantes de toute sorte. Car ni les allégories mystiques de Plutarque et de Porphyre, qui veulent que ces objets vulgaires fussent autant d'emblèmes des attributs de l'Être suprême, ni le sentiment de ceux qui sans preuve suffisante posent pour principe que chaque divinité avait pour type visible un animal que le peuple prit bientôt pour la divinité même, ni le système d'un figuriste moderne qui en fait autant d'affiches, annonçant énigmatiquement au peuple les choses communes dont il avait déjà l'usage trivial, n'ont rien à cet égard de plus satisfaisant, pour les esprits qui ne se payent pas de vaines paroles élégantes, que la fable de la fuite des dieux de l'Olympe en Égypte, où ils se déguisèrent en toutes sortes d'espèces d'animaux, sous la forme desquels on les adora depuis (p. 13).

L'explication de la zoolâtrie par l'ethnographie comparée, par le fétichisme, est celle à laquelle Brosses s'arrête.

De ces deux observations de fait, l'une que les anciens peuples étaient sauvages et grossiers comme le sont les Noirs et les Caraïbes, l'autre que

les objets de leur culte étaient les mêmes que chez ceux-ci, il en résulte cette conséquence certaine, que leur religion et leur façon de penser en cette matière était la même chez [les uns que chez les autres, la même en Égypte autrefois qu'elle est aujourd'hui en Nigritie (p. 237).

Mais l'explication elle-même a besoin d'être expliquée; pourquoi le fétichisme à l'égard des animaux? En le cherchant, Brosses a été sur la voie, s'il n'y a point abouti, du totémisme, que des travaux récents¹ ont reconnu à la base de la religion égyptienne.

Plutarque et Diodore rapportent — écrit-il — que lorsqu'on divisa l'Égypte en nomes, afin d'empêcher les habitants de remuer et de s'unir pour secouer le joug, on imposa dans chaque nome un culte particulier... On eut soin d'assigner à chaque nome voisin des animaux antipathiques, pour augmenter la haine entre les habitants, lorsque chacun verrait sa propre divinité maltraitée, ou l'ennemi de son dieu honoré par ses voisins... Ne serait-il pas plus vraisemblable de dire que la division géographique et politique, quand il fut question de l'introduire, fut réglée sur la division de culte qui se trouvait déjà entre les différentes contrées?... (p. 256).

Aucune des explications de la zoolâtrie égyptienne « ne rend raison de ce qu'il y avait (ainsi) un animal affecté à chaque contrée pour sa divinité » (p. 267). Certains, voulant en trouver le pourquoi,

ont dit que l'animal était un objet d'adoration, parce que le peuple de la province en portait la figure à la guerre en guise d'étendard, autour duquel il se réunissait, comme la légion romaine autour de son aigle, ou nos bataillons chacun autour de son propre drapeau... Le raisonnement de Diodore est le plus naturel et le plus judicieux qu'on ait fait sur la matière. Il prend l'origine des choses au temps où elle doit être prise, c'est-à-dire aux siècles de barbarie. Il rend bon compte de l'attribution du culte particulier à chaque nome, en même temps qu'il est en général applicable à tout autre peuple sauvage. Malgré cela... cette opinion a le défaut de renverser les objets en prenant pour la cause ce qui n'est que l'effet. Autant qu'il serait extraordinaire d'adorer un être parce qu'on le porte pour enseigne, autant il est naturel de le porter pour enseigne parce qu'on l'adore. Ce n'est pas à cause que nous portons processionnellement l'image d'un saint dans nos bannières que nous l'honorons; mais c'est parce que nous le révérons que nous le portons ainsi (p. 271).

1. Voir Loret : Les enseignes militaires des tribus et les symboles hiéroglyphiques des divinités, *Revue Égyptologique*, 1902. C. R. in *Année Sociologique*, VII, 1902-03, p. 222.

Enfin, dans la section première (p. 46), Brosses a rapporté un curieux exemple de *totémisme individuel*, d'après l'*Histoire des Flibustiers* d'Oxmelin; on y voit comment, chez les sauvages du Yucatan, avait lieu le baptême totémique de chaque individu, et les règles de l'attribution à chacun d'eux de son animal-totem :

Dans la presqu'île d'Yucatan en Amérique chacun a son dieu particulier : ils ont pourtant des lieux où ils s'assemblent pour les adorer en commun... Lorsqu'un enfant vient de naître, ils le portent dans ce lieu, où on le laisse passer la nuit exposé tout nud sur une petite place qu'ils ont parsemée de cendres passées dans un tamis d'écorce d'arbre. Le lendemain ils y retournent et remarquent les vestiges de l'animal qui s'est approché de l'enfant : s'il y en a deux, ils les prennent tous deux pour patrons, ou un seul s'il n'y en a qu'un. Ils élèvent l'enfant jusqu'à ce qu'il soit en âge de connaître leur religion : alors ses parents lui déclarent quel est son patron; et soit fourmi, rat, souris, chat ou serpent, il doit l'adorer comme son dieu. Ils ne le réclament jamais que dans l'adversité, c'est-à-dire lorsqu'ils ont perdu quelque chose, ou reçu quelque déplaisir. Ils vont pour ceci dans une maison destinée à cet usage, et offrent de la gomme copal, comme nous offrons l'encens. Après cela, quelque chimère qui leur passe par la tête, soit désir de se venger d'un affront prétendu, soit toute autre pensée, ils ne manquent pas de l'exécuter; agissant, à ce qu'ils prétendent, en vertu de l'ordre précis de leur dieu...

Nous en avons dit assez. Ce n'est pas seulement la part de tout premier ordre prise par le président de Brosses à la genèse de la science des religions, qui ressort avec force de l'exposé précédent : c'est encore le point d'avancement où était parvenue en 1760 cette science elle-même, dont on peut dire que, sous l'influence de l'immense et rayonnant mouvement d'idées qui se produisit alors dans toutes les directions, elle avait atteint déjà un degré si éminent, que les travaux modernes n'en semblent que la suite immédiate. Et cependant, entre ces travaux et ce mouvement, se placent en réalité, causés par la Révolution, l'Empire et leurs suites politiques, une interruption et un recul de près de cent ans.